841C46
OeEl

The person charging this material is responsible for its return on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

APR 13 1968
JAN 04 1993
DEC 17 1992
DEC -3 1969
NOV 19 1971
-1 1972
AUG 22 1973
AUG 14 1973
APR 27 1974
APR 15 1974
MAY 4 1975
APR 28 1975
JUN 11 1975
JUL 31 1979
APR 12 1979

L161—O-1096

poèmes et récits de la vieille france.

Chrétien de Troyes

Erec et Enide.

roman d'aventure du XII siecle

tradvit par Mme. M. L. Borodine.

chez E. de Boccard éditeur à Paris

Philip Alwadsworth
- 1934

Poèmes et Récits de la vieille France

Publiés sous la direction de

A. JEANROY

Membre de l'Institut

IV

POÈMES ET RÉCITS DE LA VIEILLE FRANCE

IV

Chrétien de Troyes

EREC ET ENIDE

ROMAN D'AVENTURES DU XIIe SIÈCLE

TRADUIT PAR

MYRRHA LOT-BORODINE

PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
1, RUE DE MÉDICIS, 1

1924

Il a été tiré de ce volume,
le quatrième de la Collection des
Poèmes et Récits de la Vieille France
50 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 50.

PHC46
Le EL

INTRODUCTION

Ce charmant conte d'amour et de chevalerie est le premier des romans en vers du cycle breton qui, ainsi que l'a dit un de leurs contemporains, sont « si vains et plaisans ». Il fut écrit vers 1165 par Chrétien de Troyes, poète de cour, attaché pendant des années au service de la comtesse Marie de Champagne, une des filles d'Aliénor d'Aquitaine, et qui a été le plus grand et surtout le plus délicat de nos vieux trouvères.

*L'*Erec *ouvre avec éclat la série de ces romans d'aventure du XIIe et du XIIIe siècle qui eurent dans toute l'Europe médiévale une renommée sans égale. Pour la première fois apparaissent à nos yeux, sous les rayons d'une gloire toute neuve, les héros arthuriens, paladins de la Table Ronde, modèles des vertus chevaleresques, tant célébrées à cette époque : la prouesse et la courtoisie.*

Avant l'apparition de ce brillant cortège, se déroulant sur un fonds de féerie, on ne connaissait que les rudes et mâles chansons de geste, dont l'amour est absent ou presque et, en dehors de l'épopée nationale, quelques

joyaux de la poésie pré-courtoise, les chansons de toile. *Vers le milieu du XII*e *siècle se placent, comme précurseurs d'un genre nouveau, les trois romans d'antiquité, le fameux* « *trèfle* », Thèbes, Eneas, Troie, *transposition plutôt qu'imitation de la* Thébaïde *de Stace, de l'*Enéide *de Virgile et de romans historiques de la décadence mis sous les noms de Dictys de Crête et de Darès le Phrygien. Cependant la matière de Bretagne ne fait son entrée dans la littérature médiévale qu'avec le maître champenois. Des sources de Chrétien, tant discutées, nous ne dirons rien. Notre poète s'est sans doute contenté de puiser dans le*

riche trésor du folk-lore celtique répandu dans les cercles lettrés et d'en verser les thèmes légendaires dans un moule romanesque conforme aux goûts de son temps et de son entourage. Il faut voir dans son œuvre l'apport personnel d'un talent extrêmement souple et vivant. Cette poésie, d'une inspiration si fraîche et d'un art déjà consommé, ne se contente pas d'amuser les esprits, ni même d'enchanter les imaginations, elle arrive en même temps à toucher les cœurs.

Ce Chrétien de Troyes que l'on a longtemps fait passer pour un aimable conteur dont l'unique souci serait de plaire et de distraire, a été avant tout

un psychologue très fin et aussi un moraliste au vrai sens du mot, c'est-à-dire un pur génie français. C'est bien à lui que revient l'honneur d'être le promoteur d'un grand genre littéraire, d'avoir créé le roman psychologique, appelé à de si glorieuses destinées dans son pays d'origine. Après Chrétien de Troyes, après quelques rares émules, plus ou moins dignes de ce maître, il faudra attendre des siècles pour voir se renouer la tradition qui remonte aux années 1160-1170. Du XIVe au XVIIe siècles ce qui subsistera dans les romans de l'héritage passé ce sera d'un côté l'aventure, le merveilleux, et d'autre part les mièvreries, de plus

en plus alanguies, de la Carte du Tendre. *L'analyse des sentiments, l'étude des caractères s'enliseront rapidement, jusqu'au jour où elles renaîtront, ranimées d'une sève nouvelle, et plus pénétrantes que jamais, dans l'immortelle* Princesse de Clèves.

Chacun des cinq romans de Chrétien pose sous un aspect différent le même problème sentimental qui passionnait alors l'élite de la société ; tous ensemble ils forment une courbe harmonieuse, où l'on peut suivre l'évolution de l'auteur. Dans Erec et Enide *ce qui nous séduit tout de suite c'est la grâce d'un style sobre, et d'une écriture déjà élégante ; notre poète garde toujours*

au coin des lèvres un sourire d'une ironie légère qui relève d'une saveur imprévue l'aimable simplicité de son récit.

L'histoire qu'il nous conte a pour décor et pour cadre le milieu féodal, idéalisé assurément, mais où tout n'est pas factice ; plus d'un trait, saisi sur le vif, nous rappelle la brutalité et la grossièreté des mœurs du temps. C'est d'ailleurs le roman le plus réaliste de Chrétien, et, pour cette raison, il nous paraît mieux observé, moins apprêté que les autres, trop imbus de l'esprit courtois. Ici nous avons un Chrétien de Troyes première manière, encore éloigné des subtilités de « l'art d'ai-

mer ». Il nous présente l'image de l'amour éternel, jaillissant, telle une source vive, des profondeurs du cœur humain, de l'amour sous la forme si noble de la tendresse, de la fidélité conjugales. Ces vertus émouvantes sont incarnées dans la personne de l'héroïne, que nous voyons et apprenons à admirer d'abord comme une jeune fille, ensuite comme une épouse, accomplie.

Enide est une des plus ravissantes et des plus pures figures dans la galerie des types féminins du moyen âge. Plus humaine, infiniment plus digne que la trop célèbre et triste Griselidis, elle sait faire face à toutes les épreuves de la vie; elle est celle qui « aime parfaite-

ment », selon le mot heureux de notre poète lui-même, tout ensemble amie et épouse.

Quel esprit chagrin a donc pu prétendre, sur la foi de quelques boutades spirituelles et désabusées, de quelques dictons populaires misogynes, placés dans la bouche de personnages peu recommandables, que Chrétien de Troyes était un détracteur du sexe faible? Il suffit de lire attentivement ses romans, parfumés de délicate féminité, pour se convaincre du contraire. Seulement, observateur très fin, d'une rare acuité de regard, ce poète courtois a su reconnaître et nous montrer toute la mouvante complexité de la na-

ture féminine, et cela même à travers le vernis de préciosité qui recouvre ses œuvres postérieures. Ce qu'il y a de remarquable chez lui, c'est précisément la faculté, si nouvelle alors, non seulement de fixer des types conventionnels, mais déjà d'esquisser des portraits individuels.

En regard de la noble et douce Enide, son mari, son cher seigneur, Erec est également représentatif de l'époque et du milieu; mais il possède aussi une personnalité bien à lui qui le distingue des autres chevaliers de sa trempe : volonté de fer, énergie farouche, dégénérant parfois en entêtement, susceptibilité et amour-propre exagé-

rés, immense orgueil viril qui arrive presque à étouffer les sentiments naturels. Dans la lutte qui s'engage, malgré eux, entre époux si bien assortis, nous trouvons, posé en termes très nets, le conflit aigu où s'entrechoquent ces deux forces sociales, si représentatives de ces temps : la chevalerie et l'amour. Et la morale de ce roman à thèse, on la trouve exprimée dans l'épisode final de la Joie de la Cour, *qui, au premier abord, ne semble qu'un hors-d'œuvre. Dans cet épisode, introduit dans le corps du récit après l'heureux dénouement de la crise conjugale, un thème féerique a été repris par l'auteur, transformé et complètement ra-*

tionalisé. C'est qu'il ne s'agissait pas uniquement d'ajouter une aventure à tant d'autres, un exploit particulièrement étincelant pour exalter l'invincible hardiesse du héros ; il s'agissait d'illustrer par la force saisissante du contraste entre la modeste Enide, entièrement dévouée au service de son mari, et sa tyrannique cousine, l'amie de Mabonagrain, l'idée maîtresse du roman, à savoir que la prouesse de l'homme doit vaincre même son attachement à la femme, en un mot : la gloire plus forte que l'amour.

EREC ET ENIDE

I

LES COUTUMES DU BLANC CERF ET DE L'ÉPERVIER.

Un jour de Pâques, au temps nouveau, le roi Arthur tint cour dans son château de Caradigan. La cour était plus riche que jamais, car il y avait là nombre de bons chevaliers, fiers et hardis, et quantité de dames et demoiselles, filles de roi, gracieuses et belles. Avant que la cour fût terminée, Arthur déclara à ses chevaliers qu'il voulait chasser le blanc cerf pour relever la coutume.

Messire Gauvain ouït cette parole; elle ne lui plut mie, et il dit au roi :

— « Sire, on ne vous saura pas bon gré de cette chasse. Nous savons tous depuis longtemps quelle est la coutume du blanc cerf : celui qui l'a occis doit donner un baiser à la plus belle demoiselle de la cour. Or il en pourrait sortir de grands maux, car il y a céans cinq cents demoiselles de haut parage ; toutes ont de vaillants amis dont chacun voudra soutenir, les armes à la main, que celle qu'il aime est la plus gente ».

— « Je le sais, répondit le roi, mais il faut que cela se fasse quand même, car ordre royal ne doit jamais être révoqué. Demain matin nous irons tous à grand dé-

duit chasser le blanc cerf dans la forêt aventureuse. »

Le lendemain le roi se lève et revêt pour la chasse une courte cotte. Les chevaliers sur leurs montures l'accompagnent, armés d'arcs et de flèches. Ensuite vient la reine Guenièvre, menant avec elle, montée sur un palefroi blanc, une belle et noble pucelle, fille de roi et, en dernier lieu, un jeune chevalier de la Table Ronde qui s'appelait Erec. Il avait déjà conquis los et renom à la cour. Aussi beau que preux et courtois, il n'avait pas vingt-cinq ans : nul homme de son âge ne fut onques plus vaillant. Il s'avançait au galop, vêtu d'un court manteau d'hermine et d'une cotte diaprée, faite à Constantinople, chaussé de chausses de soie bien

taillées avec, aux talons, des éperons d'or; comme unique arme une épée. Atteignant la reine au tournant d'une rue, Erec lui demande :

— « Dame, vous plaît-il que je vous accompagne en cette voie ? Je ne viens à la chasse que pour cela. »

La reine le remercie et l'assure qu'elle ne peut souhaiter meilleure compagnie.

En chevauchant ils atteignent la forêt. Ceux qui étaient devant avaient déjà levé le cerf ; les uns cornent, les autres huent, les chiens courent en aboyant, les archers lancent une pluie de flèches. Le roi, à la tête de tous, montait un cheval de chasse espagnol. La chasse s'éloigna.

La reine, sa pucelle et Erec s'étaient arrêtés dans un essart, près d'un chemin,

cherchant à entendre un son de cor ou un aboi de chiens, mais en vain. Et voici qu'ils virent arriver sur son destrier un chevalier armé, l'écu au col, la lance au poing. Près de lui chevauchait une pucelle de haut parage, et devant eux, sur un roncin, venait un nain qui tenait à la main un fouet à nœuds.

La reine désira savoir qui étaient ce beau chevalier et son amie ; elle commanda à sa pucelle d'aller leur parler et de les inviter à se rendre auprès d'elle. La demoiselle, obéissant, va droit au chevalier, mais le nain félon lui barre le chemin, son fouet à la main :

— « Halte-là, demoiselle ! Que voulez-vous? Vous ne passerez pas ! »

— « Nain, dit-elle, laisse-moi aller, car

la reine m'envoie parler à ce chevalier. »

Mais le nain, félon et mal né, ne bouge pas et la menace :

— « Arrière ! Vous n'avez pas droit de parler à aussi bon chevalier. »

La demoiselle essaye de passer outre, dédaignant la chétive créature ; alors le nain lève son fouet et veut la frapper en plein visage, elle se protège du bras et il la frappe si durement que la main en devient toute violette.

La pucelle maltraitée est obligée, qu'elle le veuille ou non, de retourner auprès de sa dame et les larmes lui coulent des yeux, à la grande douleur de la reine, qui dit à Erec :

— « Bel ami, je suis fort marrie de voir ma pucelle blessée. Vilain est le chevalier

qui souffre que ce monstre frappe si belle créature! Allez vous même et dites lui qu'il vienne à moi avec son amie. »

Aussitôt Erec donne de l'éperon et va droit à l'inconnu. Mais le nain, grossièrement: « Vassal, arrière! »

— « Fuis, nain détestable, laisse-moi passer! »

— « Non! » — « Si! » — « Vous n'en ferez rien! » — « Si, je le ferai! »

Erec donne une tape à l'odieuse créature, et le nain, de tous les êtres le plus félon, le cingle de son fouet au travers du cou et il lui marque de raies toute la tête. Erec sait bien qu'il ne peut férir impunément le nain, car son maître, fourbe et armé, l'occirait. Il tourna bride et fit bien: « Folie n'est point vasselage. »

— « Dame, dit-il à la reine, le nain m'a cinglé le visage et je ne puis rien contre lui, car je suis désarmé. Mais je vous promets de nous venger de cette honte, dès que je le pourrai. J'ai laissé mes armes à Caradigan et, si j'allais les quérir, je perdrais la trace du chevalier qui s'en va à grande allure ; il me faut donc le suivre dans l'espoir de trouver d'autres armes à emprunter ou à louer. Alors l'orgueilleux me trouvera prêt à la bataille, et sachez que nous nous battrons jusqu'à ce que l'un des deux soit vaincu. Si je le puis, je serai dans trois jours à l'hôtel du roi, joyeux ou dolent, je ne sais pas encore. Dame, je ne puis rester davantage. Que Dieu vous garde ! »

Erec s'en va, laissant la reine attendre

le retour de la chasse. Or ce fut le roi en personne qui tua et prit le blanc cerf.

A Caradigan, après souper, au moment de la liesse de la cour, le roi déclare qu'il ira « prendre le baiser » pour relever la coutume du cerf blanc. Alors s'éleva un grand murmure ; chaque baron jure qu'il défendra, l'épée ou la lance à la main, la beauté de son amie. Inquiet, messire Gauvain s'adresse au roi :

« Sire, vos chevaliers sont très émus ; tous disent que si le baiser est donné il y aura noise et bataille. »

Le roi : — « Beau neveu, conseillez-moi, sauvez mon honneur et ma justice, car je ne veux que la paix. » Et Arthur appelle au conseil les meilleurs barons de la cour : le roi Ider, le roi Cadoalant

et le roi Amauguin, Keu et Girflet. La reine elle-même vient leur conter l'aventure qu'elle a eue dans la forêt : « Sire, dit-elle au roi, donnez au « baiser » un répit de trois jours, le temps qu'Erec revienne à Caradigan, ainsi qu'il me l'a promis. »

Tout le monde l'approuve et le roi consent.

Erec, suivant les traces du chevalier inconnu arriva à un château bien assis, fort et beau. Chevaliers et pucelles y menaient grande joie. Les uns par les rues gorgeaient éperviers et faucons, tiercelets et autours mués et béjaunes ; d'autres jouaient à la mine, au hasard, aux échecs ou aux dames. Des valets étrillaient les chevaux. Les dames s'attiffaient

dans les chambres. Du plus loin que les habitants du château voient venir le chevalier, sa pucelle et son nain, ils vont à sa rencontre trois par trois, le saluant, lui faisant fête. Erec passe inaperçu et note l'endroit où le chevalier est hébergé.

Poussant plus loin, il aperçoit, assis sur une marche, tout pensif, un vavasseur, chenu et blanc ; il semblait pauvre, mais de bonne race et de grand cœur. Erec se dit que le prud'homme pourrait l'héberger et entra dans la cour. Le vavasseur, sans lui laisser mot dire, lui souhaite la bienvenue et lui offre l'hospitalité. Il appelle sa femme et sa fille qui ouvraient en un ouvroir je ne sais quelle œuvre. La fille était vêtue d'une large chemise à jours, fine, blanche, plissée. Par dessus la

chemise elle avait une tunique si vieille qu'elle était percée aux côtés. Mais, sous cette pauvre robe, le corps était beau et gent. Nature, qui avait fait la pucelle, y mit tous ses soins, tout son entendement ; elle-même s'était plus de cent fois émerveillée d'avoir si bien réussi, se sentant incapable de refaire mieux. Iseut la Blonde n'eut pas les cheveux plus luisants. Fleur de lys n'est pas plus claire et plus blanche que son front et son visage. La face était enluminée d'une couleur fraîche et vermeille. Les yeux brillaient, éclatants comme deux étoiles. Dieu ne créa jamais nez et bouche plus beaux. Que vous dirais-je encore? On se mirait en sa beauté comme en un miroir !

Quand elle aperçut le chevalier qu'elle

n'avait jamais vu, elle se rejeta un peu en arrière et rougit. Erec s'ébahit de sa grande beauté. Le vavasseur dit à la pucelle :

« Belle douce fille, prenez ce cheval et le menez à l'étable avec les miens. Gardez qu'il ne lui manque rien. Ôtez-lui la selle et le frein, donnez lui l'avoine et le foin ; baignez-le, étrillez-le, tant qu'il soit bien appareillé. »

La pucelle obéit et revint à son père qui dit :

« Belle fille chère, prenez par la main ce seigneur, portez lui très grand honneur, et l'emmenez là-haut. »

Après le dîner, servi par un seul sergent, sans chambrière ni suivante, Erec converse avec son hôte :

— « Dites-moi, bel hôte, pourquoi votre fille, si belle et si bien enseignée, est-elle atournée de si pauvre robe ? »

— « Bel ami, répond-il, Pauvreté fait tort à maint homme ! Il me pèse de la voir si mal atournée, mais je n'y puis rien. J'ai tant été à la guerre que toute ma terre est engagée ou vendue. Cependant ma fille serait richement parée, si j'avais voulu, car le seigneur de ce château l'aurait vêtue bien et bel : elle est sa nièce et il est comte. Il n'est baron en ce pays, si puissant soit-il, qui ne l'eût prise à femme. Mais j'attends que Dieu envoie ici un roi ou un comte qui prenne ma fille, si belle qu'on ne peut trouver sa pareille. Et sa sagesse, sa loyauté dépassent encore sa beauté.

Quand j'ai près de moi ma fille, le reste du monde ne vaut pas pour moi une bille ! Elle est mon déduit et mon déport, elle est mon soulas, mon avoir et ma richesse : je n'aime rien autant qu'elle ».

Erec demande alors pour quelle raison le château est plein de chevaliers, de dames et d'écuyers. Et le vavasseur lui répond :

— « Ami, les barons du pays d'environ sont venus pour une fête qui sera donnée demain en ce château. On placera sur une perche d'argent un épervier de cinq mues ou de six : qui voudra l'avoir, il lui faudra amener amie belle et sage, qui ira prendre l'oiseau sur la perche, si personne ne le lui dispute. Tous les ans on

s'assemble céans pour maintenir cette coutume ».

— « Bel hôte, s'il vous plaît, dit Erec, dites-moi qui est le chevalier portant armes d'azur et d'or, accompagné d'une jolie pucelle et d'un nain bossu ».

— « C'est justement celui qui aura l'épervier sans contredit. Deux ans déjà il l'a eu, sans que nul osât le lui contester. Et s'il l'a encore cette fois, il l'aura gagné pour toujours ».

— « Je n'aime pas ce chevalier. Sachez que si j'avais des armes, laides ou belles, je lui disputerais l'épervier ».

— « Ne vous tourmentez pas : j'ai des armes et de bonnes. Je vous les prêterai ainsi qu'un cheval ».

— « Merci, beau doux sire. J'ai ma

bonne épée et un cheval, prêtez-moi le surplus. C'est pour votre fille que je veux disputer l'épervier. Nulle pucelle n'est, pour la centième partie, aussi belle : c'est à elle que revient l'épervier. Sire, vous ne savez pas quel hôte vous avez hébergé. Je suis fils d'un roi puissant, le roi Lac ; les Bretons m'appellent Erec, et je suis de la cour d'Arthur depuis trois ans. Je ne sais si la renommée de mon père et la mienne sont venues jusqu'en cette contrée. Si vous m'appareillez d'armes et m'autorisez à revendiquer l'épervier pour votre fille, je vous promets de l'emmener en ma terre et de la faire reine couronnée de trois cités ».

— « Nous avons ouï parler de vous en ce pays et on vous y prise fort. Vous ne

sérez pas de moi éconduit et je vous fais don de ma fille ».

Il l'a prise par le poing et la présente à Erec qui la reçoit joyeusement. Le père est heureux, la mère pleure de bonheur, la fille se tait, secrètement ravie d'être octroyée à un preux qui sera roi et fera d'elle une riche reine.

Ils veillèrent tard cette nuit. Erec dormit peu. Au point du jour, tous vont au moûtier et font chanter à un ermite une messe du Saint-Esprit, sans oublier l'offrande. La pucelle en personne arme Erec — point ne fut besoin de sortilège ni de charme — puis alla s'atourner elle-même. Erec chevauche, la lance droite, ayant près de lui la pucelle. Et par les rues, grands et menus admirent le vail-

lant vassal et la belle pucelle. Arrivés devant l'épervier, ils voient venir le chevalier inconnu avec son amie et son nain, chevauchant orgueilleusement. Autour de l'épervier la presse était si grande que nul ne pouvait approcher. Le comte, seigneur du château, une verge à la main, menace les vilains qui se retirent en arrière. Le chevalier alors se porte en avant et dit à sa pucelle :

— « Demoiselle, cet oiseau bien mué doit être vôtre, car vous êtes très belle et très gente. Allez avant, ma douce amie, prendre l'épervier sur la perche ».

La pucelle va étendre la main, mais Erec accourt et la challenge : — « Demoiselle, arrière ! Vous n'avez nul droit sur cet oiseau : une autre que vous le re-

quiert, beaucoup plus belle et plus courtoise ». Se tournant vers la fille du vavasseur, il ajoute : « Belle, venez prendre l'oisel à la perche. Nulle n'ose s'égaler à vous en beauté, en noblesse, en honneur, pas plus que la lune ne fait au soleil ».

Le chevalier ne le peut souffrir :

— « Fuis, Vassal, c'est folie qui t'a amené ici ! Si tu veux avoir l'épervier, tu le paieras cher ».

— « Vaines menaces ! »

— « Je te défie donc ! »

Les adversaires s'éloignent de plus d'un arpent pour donner l'élan à leurs chevaux. Ils s'abordent à la lance : les écus sont percés, les lances tordues, les arçons mis en pièces. Il leur fallut vider les étriers et combattre à pied. Terrible

est le choc des épées dont ils se donnent de grandes colées. Le fer tranche tout ce qu'il atteint et le sang vermeil le rougit. Le combat dure si longtemps que les forces s'épuisent. Pendant ce temps les deux pucelles pleurent et tendent les mains au ciel, priant chacune pour son ami.

— « Vassal, — dit le chevalier à Erec — nous frappons de trop faibles coups. Il nous convient de mieux faire, car le soir approche. C'est une honte que cette bataille dure tant ! Vois cette gente pucelle qui invoque Dieu pour toi, comme fait la mienne pour moi. Nos lames d'acier doivent tenter un dernier effort pour nos amies ».

— « Bien dit », répond Erec. Il re-

garde son amie qui prie doucement pour lui et sa vue lui rend des forces, ainsi que le souvenir de la promesse faite à la reine de venger sa honte. Furieux, il interpelle le chevalier :

— « Vassal, assez de repos ; reprenons la mêlée ». Et la bataille recommence. Le chevalier tranche le heaume d'Erec jusqu'à la coiffe blanche, et son épée, fendant l'écu, coupe un grand pan du haubert : si sa main n'eut tourné, il le coupait en deux, mais Dieu le sauva. Erec ne s'émeut pas et lui rend la pareille. En trois coups il lui casse le heaume et l'étourdit, si bien que l'homme chancelle et tombe. Délaçant la vantaille, le fils du roi Lac eût tranché la tête du vaincu pour venger l'outrage fait

par le nain. Mais le chevalier cria merci et tendit son épée :

— « Gentil chevalier, par quel tort ai-je mérité que tu me haïsses à mort? Je ne t'ai jamais fait ni honte ni dommage ».

— « Si ! Hier, en la forêt, j'étais avec la reine Guenièvre. Tu souffris que ton nain insolent frappât la pucelle de ma dame. C'est grande vilenie de férir femme ! Tu souffris encore qu'il touchât à moi aussi. J'ai donc le droit de te haïr. Maintenant tu es mon prisonnier sur parole. Sans répit va trouver la reine qui est à Caradigan ; tu la rejoindras en ce jour, car il n'y a pas sept lieues d'ici-là. Tu te livreras à elle, toi, ta pucelle et ton nain, et tu lui mande-

ras, de par moi, que demain je serai de retour avec une pucelle sans pareille. Mais quel est ton nom ? »

— « Sire, j'ai nom Ider, fils de Nut. Ce matin je m'estimais invincible, mais j'ai trouvé meilleur que moi ! Quand je me rendrai à la reine, comment lui dire qui m'envoie ? »

— « Je ne te célerai pas mon nom : je m'appelle Erec. Va maintenant ! »

La victoire d'Erec ne réjouit pas tout le monde : l'amie et les amis d'Ider furent mats et dolents. Mais les autres, grands et petits, gros et grêles, ne menaient pas moindre joie que lorsque Tristan vainquit le féroce Morholt en l'île Saint-Samson.

Le comte entraîna Erec et lui offrit sa

maison. Mais lui se refusa à loger ailleurs que chez le vavasseur. Alors le comte l'accompagne pour lui faire honneur.

La belle pucelle, tenant l'épervier sur son poing, le gorgeait d'une aile de pluvier ; son cœur débordait de joie à cause de l'oiseau et de son seigneur. Erec, assis entre elle et le comte, s'adresse au vavasseur et lui dit :

— « Bel hôte, bel ami, beau sire ! Vous m'avez porté grand honneur. Vous serez payé de retour. Demain j'emmène votre fille à la cour d'Arthur et la prendrai pour femme. Patientez un peu et je vous enverrai quérir pour vous mener loin d'ici en la terre de mon père, terre qui sera mienne après lui : vous y serez

seigneur de deux bons et riches châteaux, Roadan et Montrevel. D'ici trois jours je vous enverrai or, argent, vair et gris, et draps de soie pour vous vêtir, vous et votre femme, ma chère dame ».

Le lendemain le comte et ses hommes font la conduite à Erec et à la pucelle, qui emportait pour toute richesse son épervier et un beau palefroi vair, donné par une sienne cousine. Elle avait voulu lui offrir un beau chainse, mais Erec s'y opposa, déclarant que, seule, la reine habillerait son amie. Quand le moment fut venu de se séparer, le père pleure, la mère pleure, la pucelle pleure. Ils savaient bien qu'elle allait en un lieu où grand honneur lui adviendrait ; mais telle est la force de la tendresse et de

l'amitié que Nature a mise au cœur des parents ! Enfin, tout en larmes, ils se quittent en se recommandant les uns les autres au Maître du monde.

Erec ne pouvait se rassasier de contempler son amie, ni s'empêcher de la baiser. Il admirait la tête blonde, les yeux riants, le front clair, le nez, la face, la bouche, le menton, la gorge blanche, tout jusqu'à la hanche. Et la demoiselle ne regarde pas le vassal de moins bon œil et de cœur moins loyal. Onques mariage n'assembla deux si belles créatures ! Ils ont tant chevauché qu'au coup de midi ils furent en vue du château de Caradigan.

On les attendait. Les meilleurs de la cour étaient aux fenêtres et guettaient :

la reine Guenièvre, le roi lui-même, Keu et Perceval le Gallois, messire Gauvain avec d'autres. D'aussi loin qu'ils l'aperçurent, ils reconnaissent Erec. Dès qu'il fut devant la salle, le roi descend à sa rencontre, et aussi fait la reine. Arthur lui-même prend la pucelle et l'enlève de son palefroi. Il la mène par la main, pour l'honorer, en haut dans la grande salle de pierre, pendant qu'Erec et la reine montent main à main. Erec dit à Guenièvre :

— « Dame, je vous amène ma pucelle et amie, telle qu'elle me fut donnée, de vieux habits vêtue. Elle est fille d'un vavasseur, pauvre, mais noble et courtois. Sa mère est noble dame, sœur à un puissant comte. Pauvreté lui a fait user

son blanc chainse de telle façon que les deux manches en sont percées. Malgré l'offre d'une sienne cousine, je n'ai pas voulu qu'elle fût vêtue d'autre robe jusqu'à ce que vous l'eussiez vue. Pensez-y donc, ma douce dame ».

« Vous avez bien fait, ami. Il est juste qu'elle ait mes robes et je lui en donnerai de suite une, fraîche et nouvelle ».

Et la reine emmène la pucelle en sa maîtresse chambre et lui fait vite essayer ses robes. Le bliaut était fourré d'hermine jusqu'aux manches ; aux poignets et à l'encolure il y avait bien, sans mentir, un demi marc d'or battu ; dans l'or étaient serties des pierres précieuses, bleues d'Inde, bleues clair, vertes, brunes. Le manteau ne valait pas moins :

l'encolure était faite de deux zibelines ; les passements avaient demandé plus d'une once d'or; d'un côté était fixée une hyacinthe, de l'autre un rubis; les pans étaient d'hermine. L'étoffe était ouvrée en « croisettes » de toutes couleurs, bleu d'Inde, bleu sombre, vermeil, blanc, vert et jaune. Comme le manteau venait d'être fait, il n'avait pas encore d'attaches. La reine les commanda longues de quatre aunes, en fils de soie et d'or. Deux suivantes emmènent la pucelle en une chambre et lui enlèvent son chainse. Aussitôt elle revêt le bliaut et le serre d'un ruban d'orfroi. Ensuite elle affuble le manteau. Les pucelles galonnent sa chevelure d'un fil d'or fin, moins brillant qu'elle. Enfin on lui pose

sur la tête un cercle de fleurs de maintes couleurs et on lui noue au col un double fermoir d'or niellé. Ne cherchez pas sa pareille en nulle terre : Nature l'a trop bien formée, en vérité !

Quand elle sortit de la chambre, la reine la prit par la main et l'amena devant la cour. A leur vue le roi se leva droit et les chevaliers firent de même. Il y avait là toute la fleur de la Table Ronde[1]. Lorsque la jeune étrangère vit la foule des chevaliers en rang qui la regardaient, elle devint vermeille et n'en fut que plus belle. Le roi qui la vit rougir la prit doucement

1. Chrétien donne ici une liste de plus de quarante noms, dont seuls, avec Gauvain et le sénéchal Keu, nous sont familiers les suivants : Lancelot, Tristan, Ivain, Ider, Sagremor et Girflet.

par la main et la fit asseoir à sa droite. La reine, à sa gauche, prit la parole.

— « Sire, vous pouvez maintenant prendre le baiser du blanc cerf. Nul ne vous donnera tort, car on ne peut contredire que voici la plus belle pucelle du monde entier ».

Le roi, se tournant vers la cour:

— « Seigneurs, qu'en dites-vous? Quel est votre avis. S'il se trouve un qui pense le contraire, qu'il parle. Je suis roi, je dois garder raison et droiture. Les coutumes et les usages établis au temps de Pendragon, mon père, c'est mon devoir de les maintenir, quoiqu'il puisse advenir. Êtes-vous d'avis, Seigneurs, que je doive à cette pucelle le baiser du Blanc Cerf? » —

Et tous d'une seule voix : « Nous l'octroyons ! » Devant tous ses barons le roi a baisé la pucelle et lui a dit : « Ma douce amie, je vous donne mon amour, sans vilenie, sans mauvaiseté et sans folie ».

C'est ainsi que le roi Arthur accomplit la Coutume du *Blanc Cerf*.

II

LES NOCES ET LE BONHEUR PARFAIT.

Le courtois et noble Erec n'oublia pas son hôte, le pauvre vavasseur. Il fit charger cinq « sommiers » gros et gras, de robes, de draps, de bougran, d'écarlate, d'or et d'argent en barres, de vair, de gris, de zibelines, d'étoffes de pourpre et de soie ; et il commanda aux chevaliers et aux sergents de l'escorte de conduire, à grand honneur, le vavasseur et sa fem-

me dans le royaume d'Outre-Galles. En trois jours ils arrivèrent en ce pays. Le roi Lac fit bel accueil au vavasseur et à la dame et ne contredit pas le don de son fils : il leur donna les châteaux de Montrevel et de Roadan et leur fit prêter serment, comme à leurs droits seigneurs, par les chevaliers et les bourgeois.

Cependant l'attente des noces pesait fort à Erec. Il alla trouver le roi pour le prier de les laisser célébrer et le roi le lui octroya. Arthur donna l'ordre aux rois, aux comtes, à tous ceux qui tenaient terre de lui, d'être à la cour pour la Pentecôte.

L'assemblée fut nombreuse, car aucun de ceux qui furent mandés n'y manqua.

C'étaient : le comte Brande de Gloucester, menant cent chevaux en laisse ; le

comte Treverain avec cent chevaliers ; Godegrain en amena autant. Puis un haut seigneur, Maheloas, sire de l'Ile de Verre : en cette île il ne tonne jamais, la foudre ne tombe pas, et il n'y fait ni trop chaud ni trop froid ; point de crapaud, point de serpent. Graislemier de Fine-Posterne amena vingt compagnons. Vint aussi son frère Guigomar, sire de l'Ile d'Avalon : nous avons ouï dire qu'il fut ami de Morgain la fée et c'est vérité prouvée. Vint aussi David de Tintagel et Garras de Cork, un roi très fier, avec cinq cents chevaliers vêtus de soie et de cendal. Sur un cheval de Cappadoce vint Aguisel, roi d'Ecosse, avec ses fils, Cadret et Coi, deux redoutables chevaliers. Avec le roi Ban de Gomeret il n'y eut

que jeunes valets sans barbe ni grenon. Joyeuse compagnie ! Ils étaient bien deux cents, portant tous au poing faucon, tiercelet, émerillon, épervier ou riche autour. Kerrin, le vieux roi de Riel, n'amena point de jouvenceaux, mais trois cents compagnons, dont le plus jeune avait sept fois vingt ans ; chenue était leur tête : ils avaient longtemps vécu ! Arthur les avait très chers. Après vint le seigneur des nains, Bilis, roi des Antipodes, le plus petit de tous les nains ; son frère Brien était plus haut d'un demi-pied ou d'une paume. Bilis amena en sa compagnie deux rois nains qui tenaient terre de lui, Grigoras et Glecidalon. Tous les regardent émerveillés. A la cour on les honora tous trois comme des rois, car ils étaient gentils-hommes !

Voyant cette belle assemblée, le roi Arthur s'en réjouit fort. Pour accroître encore la joie, il fit baigner cent valets pour leur conférer la chevalerie : chacun eut une robe vaire de riche « paile » d'Alexandrie, des armes semblables et des chevaux courants, dont le pire valait cent livres.

Quand Erec reçut sa femme, il convint qu'on sût son vrai nom, car autrement femme n'est pas épouse. On connut alors son nom, celui qu'elle avait reçu au baptême, *Enide*. L'archevêque de Cantorbéry leur donna la bénédiction.

Une fois la cour assemblée, les ménestrels menèrent grand train. Chacun déploie son talent : l'un saute, l'autre culbute, celui-ci fait des chansons, celui-là des

contes ; l'un siffle, l'autre chante à notes, d'autres encore jouent de la harpe, de la rote, de la vielle, de la flûte, du chalumeau. Les pucelles carolent et dansent. Cymbales, tambours, fifres, musettes et trompettes font rage.

Toutes les issues et toutes les entrées sont grandes ouvertes : vient qui veut, riche ou pauvre.

Le roi Arthur fut large : il commanda aux panetiers, aux maîtres-queux, aux bouteillers qu'il livrassent à chacun à volonté et à foison pain, vin et viandes.

Grande fut la fête au palais. La nuit, quand les époux durent se retirer, archevêques et évêques furent en la chambre, et la reine elle-même voulut apprêter la couche nuptiale. Cette fois Iseut ne fut

pas enlevée, ni Brangien mise en sa place! Cerf chassé, haletant de soif, ne désire pas plus la fontaine, ni l'épervier affamé le cri du rappel, que les époux d'être dans les bras l'un de l'autre.

Dès que la chambre fut vidée, les yeux ouvrent la voie à l'amour ; après le message des yeux vient la douceur des baisers, qui vaut mieux encore. Ils en abreuvent leur cœur. Puis l'amour qui les anime tous deux rend la pucelle plus hardie : elle en permit assez pour qu'au matin elle fût dame nouvelle.

Le lendemain les jongleurs menèrent grande joie, car maints beaux dons leur furent faits : robes de vair, d'hermine, de lapin, d'écarlate et draps de soie. Qui veut cheval, qui veut monnaie en a pour

son savoir. Les noces à la cour durèrent bien quinze jours. Pour honorer Erec, Arthur retint tout ce temps les barons. Quand vint la tierce semaine, tous se donnèrent rendez-vous pour un tournoi. Messire Gauvain le fixa entre York et Tenebroc.

Un mois après la Pentecôte, la plaine entre les deux cités vit déployer mainte enseigne bleue et blanche, et mainte guimpe ou manche y fut donnée en signe d'amour. Que de lances teintes en argent, en sinople ou en azur ! Que de heaumes d'or ou d'acier, verts ou jaunes, reluisaient au soleil ! Que de « blasons, » de hauberts blancs, d'épées pendues au flanc gauche, d'écus tout neufs, peints en sinople, en azur, avec la boucle d'or ! Que de bons

chevaux fauves, blancs, noirs ou bais !

Dans les deux camps les rangs frémissent. Un grand cri s'élève, l'attaque commence. Les lances s'entrechoquent avec fracas et se brisent, les écus sont troués, les hauberts faussés ou rompus, les cavaliers désarçonnés. Les chevaux s'enfuient écumants. On entoure les combattants renversés, les uns pour en prendre rançon, les autres pour les défendre.

Erec, sur un cheval blanc comme neige, s'avança au premier rang. Il trouva avec qui jouter. Il abat l'Orgueilleux de la Lande, Raindurant, fils de la vieille de Tergalo, le roi de la Rouge Cité. De leur côté, monseigneur Gauvain, Girflet, fils de Do, Ivain, Sagremor l'Effrené, accomplissaient maint exploit ; mais le meilleur

de ce jour fut sans contredit Erec. Et le lendemain il fit mieux encore. Des deux parts, tous lui accordent le prix du tournoi. On ne parla que de lui. Nul n'avait meilleure grâce : de visage il ressemblait à Absalon, par l'éloquence à Salomon, par la fierté à Samson, et pour la largesse des dons il égalait le roi Alexandre !

Au retour du tournoi, Erec alla demander au roi congé de retourner en sa terre. Arthur l'octroie, mais à regret, car après Gauvain, son très cher neveu, il ne prisait et ne tenait plus cher nul autre chevalier de la cour. Il pria Erec d'y revenir au plus tôt. Erec prit ensuite congé de la reine et, à l'heure de prime, quitta le palais royal. Il emmenait en sa compagnie sept fois vingt chevaliers et sergents. Ils franchi-

rent forêts, fleuves et rivières à pleines journées, tant et si bien qu'au cinquième jour ils arrivèrent à Carnant. Le roi Lac y séjournait en son château. Tout rendait ce séjour délicieux : bois, prairies, vignes, labourages, rivières, vergers, compagnie de dames, chevaliers, valets preux et de bonne mine, nobles clercs bien habillés, sachant dépenser leurs rentes, belles pucelles, bourgeois opulents. Apprenant l'arrivée de son fils, le roi fit monter à cheval sa suite ; il ordonne de sonner du cor et d'encourtiner les rues de tapis et de draps de soie. Lui-même se porte à la rencontre d'Erec, suivi de quatre-vingt clercs, gentils-hommes et de cinq cents chevaliers. Lorsqu'ils s'aperçoivent, le père et le fils mettent pied à terre ; ils se

saluent et s'entrebaisent. Puis le roi se tourne vers Enide et les embrasse tous deux : il ne sait qui il aime le mieux !

A leur entrée au château, les cloches sonnent à la volée, les rues sont jonchées de joncs, de menthe, de glaïeuls, tendues de courtines et de tapis de diapre et de samit. Toute la ville se pressait pour voir son nouveau seigneur. D'abord on alla au moûtier. Erec s'agenouille devant le crucifix de l'autel et sa femme devant l'image de Notre-Dame ; quand elle eut fini son oraison, elle se signa de la main dextre en dame bien apprise. On se rendit ensuite au palais royal et la fête commença. Erec reçut maint présent des chevaliers et des bourgeois : de l'un ce fut un palefroi norois, de l'autre une coupe d'or. Ce-

lui-ci lui fait don d'un autour, celui-là d'un brachet, un autre d'un lévrier ou encore d'un rapide coursier d'Espagne, d'un écu, d'une enseigne, d'une épée, d'un heaume. Onques roi ne fut mieux reçu en son royaume !

Mais à Enide ils firent plus bel accueil encore, si c'est possible, pour sa beauté et surtout pour sa noblesse de cœur. Assise sur un cousin de brocart elle brillait au milieu des dames qui l'entouraient comme la gemme étincelante parmi les cailloux gris ; elle l'emportait comme la rose sur le pavot ; loyale, pleine d'honneur, aimable et sage en ses propos. La malveillance aux aguets n'eut pu surprendre en elle rien de blâmable. Tous l'aimaient, tous s'empressaient à son service.

III

LES ÉPREUVES.

La parole fatale

Erec aima Enide de si grand amour qu'il ne se souciait plus des armes ; courtisant sa femme, dont il fit sa dame et sa mie, il n'allait plus aux tournois. Ses compagnons en eurent chagrin et dépit ; ils se lamentaient entre eux de ce que leur seigneur ne songeât plus qu'à l'amour. Souvent il était midi passé avant qu'il quittât ses côtés et il lui revenait bien vite. Néan-

moins Erec continua de distribuer à ses chevaliers armes, robes et deniers; il les équipait richement et les envoyait aux tournois. Le pays tout entier regrettait qu'un tel baron se refusât à porter armes. Il en fut tellement blâmé de tous côtés, et par les chevaliers et par les sergents, qu'Enide finit par ouïr que son seigneur devenait « recréant » d'armes et de chevalerie. Cette chose lui pesa fort, mais elle ne fit semblant de rien, craignant qu'Erec ne le prît mal.

Un matin ils étaient couchés dans les bras l'un de l'autre, bouche à bouche, comme font ceux qui s'entr'aiment. Lui dormait, elle veillait. Et voici qu'Enide se souvint des propos que tenaient sur son seigneur les gens du pays; et elle ne put

s'empêcher de pleurer. Sa douleur et sa peine étaient si grandes que, par male chance, il lui échappa une parole qu'elle tint, par la suite, pour folie. En contemplant le corps bien fait et le visage clair d'Erec, elle dit, pendant que des larmes rapides coulaient de ses yeux sur la poitrine de son seigneur :

« — Lasse ! C'est pour mon malheur que j'ai quitté mon pays ; la terre devrait m'engloutir, puisque le meilleur chevalier du monde, le plus noble, le plus courtois, le plus hardi et le plus fier qui onques fut, a délaissé, à cause de moi, toute chevalerie. Assurément je l'ai honni. Ah, *tu y fus à la male heure !* »

Or, tout en dormant, Erec entendit cette dernière parole et se réveilla, fort

étonné de voir couler les larmes d'Enide. Il lui demanda :

« — Dites moi, belle amie chère, pourquoi pleurez-vous : par ire ou par chagrin ? Je veux le savoir, et surtout, ne me celez pas, pourquoi avez-vous dit que je fus à la « male heure » ? Je sais que vous le dites pour moi, non pour autrui, car j'ai bien entendu la parole. »

Voilà Enide toute éperdue, et tremblante de peur :

— « Sire, balbutie-t-elle, je ne sais de quoi vous me parlez ».

— « Dame, pourquoi nier ? Il ne vous sert à rien de vouloir céler la chose : je vous ai bien vu pleurer, or vous ne pleurez jamais pour néant ; et j'ai entendu en dormant la parole que vous avez dite ».

— « Ah, beau sire, vous ne l'avez ouïe qu'en rêve ».

— « Vous me servez des mensonges et vous vous en repentirez, si vous ne me dites sans retard la vérité ! »

— « Et bien, sire, puisque vous me pressez ainsi je vous dirai la vérité, bien que je craigne qu'elle ne vous fâche. Tous les gens de cette terre déclarent que c'est grand dommage de vous voir ainsi délaisser les armes. Vôtre prix en est abaissé. Encore l'an dernier tous proclamaient que, dans le monde entier, il n'y avait nul chevalier aussi preux, et maintenant grands et petits se moquent de vous, en vous appelant « recréant. » J'en ai le cœur bien lourd. Et ce qui me peine encore plus c'est qu'on rejette le blâme sur moi ! J'en ai

éprouvé un tel chagrin que je ne pouvais m'empêcher de pleurer ; et c'est ainsi que, sans y prendre garde, je dis que vous y fûtes à la male heure. »

— « Dame, répond Erec, vous avez eu raison et ceux qui m'ont blâmé en avaient le droit. Ore levez-vous et apprêtez-vous pour chevaucher ; revêtez votre plus belle robe et faites mettre la selle à votre meilleur palefroi. »

Enide se lève, triste et pensive, se reprochant à elle seule sa folie :

— « Hélas, que je fus mauvaise et sotte ! J'étais sans doute trop heureuse ! Dieu ! Pourquoi ai-je osé dire une chose si forcenée ! Mon seigneur ne m'aimait-il donc pas ? Vrai, il ne m'aimait que trop et maintenant il me faut aller en exil. Mais ce qui

me fait plus grande peine encore, c'est de ne plus voir mon seigneur. Ah, celui qui n'a pas goûté du malheur ne sait ce qu'est le bonheur ! »

Tout en se lamentant, la dame s'apprête : elle revêt sa plus belle robe, mais rien ne peut lui plaire. Puis elle fait appeler par une pucelle son écuyer et lui commande de seller son vair palefroi.

Erec de son côté donne l'ordre de lui apporter ses armes. Il monte dans une loge et fait étendre par terre devant lui un riche tapis de Limoges sur lequel on pose les armes. Premièrement il se fait lacer ses chausses en cuir blanc, puis il passe son haubert, tout d'argent, qui ne pouvait se rouiller, fait de menues mailles et ouvré si finement que, passé sur la chemise,

il semblait une cotte de soie. Sergents et chevaliers s'émerveillent de voir leur seigneur s'armer ainsi, mais nul n'ose rien demander. Après le haubert un valet lui a lacé sur la tête un heaume cerclé d'or, plus luisant que glace. Erec ceint l'épée et commande qu'on lui amène tout ensellé son cheval bai de Gascogne. Enfin il appelle un valet :

— « Va vite dans la chambre de la tour où est ma dame, dis-lui qu'elle me fait trop demeurer. Qu'elle vienne au plus tôt ! »

Le valet s'en va et trouve Enide toute prête, toujours pleurant. Il lui dit :

— « Dame, pourquoi tardez-vous ? Messire vous attend dehors, armé de toutes ses armes ; il y a longtemps qu'il serait monté, si vous étiez prête. » Enide se

demande quelle chose son seigneur peut bien avoir dans sa pensée. Mais elle agit cette fois sagement et se contient en arrivant devant lui dans la cour. Le roi Lac s'empresse derrière elle, et les chevaliers courent à qui mieux mieux. Chacun s'offre à son seigneur, mais Erec déclare qu'il ne prendra nul autre en sa compagnie que sa femme. Son père angoissé le supplie ainsi :

— « Beau fils, que veux-tu faire ? Dis moi de quel côté tu veux aller. Si tu as entrepris un combat singulier, il faut prendre néanmoins une partie de tes hommes, car fils de roi ne doit aller seul. Fais charger tes chevaux de somme d'or, d'argent, de tout ce qui convient à un prudhomme, et emmène au moins trente ou quarante chevaliers, sinon plus. »

Erec lui répond :

— « Sire, il n'en peut être autrement : je ne prendrai ni chevalier, ni écuyer, et je n'ai que faire d'or et d'argent. Je ne demande pour toute compagnie que ma femme. Mais, je vous prie, s'il advient que je meure et qu'elle revienne seule, aimez-la et donnez lui, pour la vie, sans guerre et sans noise, la moitié de votre terre.

Le roi l'écoute et dit :

— « Beau fils, je te l'octroie, mais j'ai grande peine que tu veuilles t'en aller seul contre mon désir. »

Erec recommande son père à Dieu et le prie de songer à ses chevaliers, de leur donner tout ce dont ils ont besoin. Le roi ne peut se tenir de pleurer, et tous pleurent avec lui, se pâmant de douleur.

Pour les réconforter, Erec leur dit :

— « Pourquoi pleurer si fort, seigneurs ? je ne suis ni pris, ni estropié ; je reviendrai quand il plaira à Dieu et quand je le pourrai. Je vous recommande à Dieu, tous et toutes. Donnez-moi maintenant congé, car vous me faites trop tarder. »

Ils se séparent à grand'peine. Erec s'en va, emmenant sa femme, on ne sait où, à l'aventure.

— « Allez, lui ordonne-t-il, à vive allure et surtout ne soyez pas assez osée pour me dire ce que vous verrez ! Gardez-vous bien de me parler avant que je ne vous adresse la parole. Maintenant, chevauchez en avant ! »

Enide se lamente, mais tout bas, de peur d'être entendue :

— « Malheureuse que je suis ! Dieu, qui n'avait élevée à si grande hauteur et joie, m'a abaissée en peu d'heures ! Si seulement je pouvais parler à mon seigneur ! Ce qui me tue, c'est de me sentir haïe de lui, puisqu'il ne veut même pas que je lui parle. »

Les brigands de la forêt

Pendant qu'elle gémit, voici que sort de la forêt un chevalier, accompagné de deux autres, tous les trois bien armés. En voyant le palefroi d'Enide, le premier dit à ses compagnons :

— « Seigneurs, si à cette fois nous ne gagnons rien, nous sommes vraiment

malchanceux ! Car je vois une belle dame, très richement vêtue, sur un palefroi qui, avec son harnachement, vaut mille livres chartraines. Je veux avoir le palefroi et vous partagerez le reste. Avec l'aide de Dieu, je livrerai au chevalier un assaut tel qu'il n'emmènera pas bien loin la dame ! C'est moi qui l'ai aperçu d'abord, il est juste que je l'assaille le premier. »

Il s'élance, se ramassant sous l'écu. Ses compagnons restent à l'écart, l'usage et la coutume interdisant alors que deux chevaliers en attaquassent à la fois un seul; s'ils le faisaient, c'était trahison. Enide vit les brigands et fut saisie d'une grande frayeur :

— « Dieu, que faire? Mon seigneur va être pris ou tué, car ils sont trois et le jeu

n'est pas égal. Serais-je donc assez couarde pour ne rien dire ? Non, je ne le serai pas ! »

Elle se retourne donc vers Erec et dit :

« « Beau sire, à quoi pensez-vous? Voici trois chevaliers qui s'approchent et j'ai grand'peur qu'ils ne vous mettent à mal. »

— « Quoi ! qu'avez-vous dit ? Vous êtes bien hardie d'outrepasser ainsi mon commandement. Pour cette fois il vous sera pardonné, mais n'y revenez pas ! »

Alors Erec tourne l'écu, se jette sur le chevalier, lui rompt le haubert et lui enfonce sa lance au travers du corps. Le deuxième chevalier, laissant en arrière son compagnon, s'avance vers Erec et le menace. Une nouvelle bataille recom-

mence. Erec renverse le second brigand, pâmé, de son destrier et lui passe le quart de sa lance à travers la poitrine. A cette vue, le troisième se met à fuir vers la forêt. En vain! Erec le poursuit en criant :

— « Vassal, vassal, revenez donc et défendez-vous, afin que je ne vous frappe pas fuyant! »

Mais l'autre n'a cure de tourner arrière et fuit toujours. Erec l'atteint et lui assène un grand coup qui le renverse,

De ces trois chevaliers, Erec en a tué un, navré l'autre et s'est si bien débarrassé du troisième qu'il l'a jeté à bas de son destrier. Maintenant il prend les trois chevaux par les freins, les liant ensemble; l'un est blanc comme lait, l'autre tout

noir et le troisième vair. Erec revient à l'endroit où il avait laissé Enide et lui ordonne d'emmener les chevaux. Il la menace durement: qu'elle n'ose lui dire un seul mot, s'il ne lui en donne la permission. Elle répond :

— « Je ne le ferai plus, beau sire! »

Ainsi s'en vont-ils en silence.

Ils n'avaient pas fait une lieue quand débouchèrent d'une vallée cinq chevaliers, la lance sur le feutre, l'écu au col et le heaume lacé, en quête de roberie. Dès qu'ils aperçurent la dame qui menait les trois chevaux et, derrière elle, Erec, ils se mirent à partager leur butin, comme s'ils le tenaient déjà. L'un déclara qu'il mourrait, s'il n'avait pas la belle pucelle, le second dit qu'il ne convoite que le

destrier vair; le troisième veut le noir, et le quatrième le blanc; quant au cinquième, il ne fut pas lâche et affirma qu'il en voulait aux armes et au destrier du chevalier lui-même, décidé à les conquérir seul à seul. Il se sépare de ses compagnons et point son bon cheval rapide. Erec le vit fort bien, mais fit semblant qu'il n'y prenait garde. Quand Enide l'aperçoit, elle en a le sang figé et gémit :

— « Hélas, je ne sais que dire ni faire. Mon seigneur me menace et m'interdit de lui parler; mais s'il était occis, j'en mourrais de douleur. Dieu, mon seigneur ne voit rien ! Qu'est-ce que j'attends donc, mauvaise folle? Je sais que ceux qui viennent par ici sont décidés à mal faire. Et, dût-il me tuer, je parlerai quand même ! »

Elle l'appelle doucement : « Seigneur ! »

— « Quoi, que voulez-vous dire ? »

— « Grâce, seigneur ! Je voulais vous avertir seulement que de ce bois débouchent cinq chevaliers. Quatre restent en arrière, mais le cinquième tire sur vous de toutes les forces de son cheval, et les autres le secourront sûrement au besoin. »

— « Malheur à vous d'avoir outrepassé ma défense ! Et pourtant je savais déjà bien que vous ne m'estimiez guère. Je ne vous sais aucun gré de vos services et ne vous en hais que davantage ! Cette fois encore je vous le passe, mais ne recommencez plus, et ne regardez même pas de mon côté : je n'aime mie vos paroles. »

Alors il point vers le chevalier qui s'avance. Erec frape si durement le bri-

gand qu'il lui fait voler l'écu du col et lui brise la clavicule : il tombe pour ne plus se relever. Le second intervient, mais Erec enfonce sous le menton, dans la gorge, son fer tranchant et lui coupe os et nerfs ; le sang vermeil coule chaud des deux côtés de la plaie et l'âme quitte le corps. Le troisième sort de sa cachette, de l'autre côté d'un gué, et vient tout droit en traversant le ruisseau. Avant qu'il en soit sorti, Erec lui assène un tel coup qu'il l'abat avec son destrier. Le chevalier se noie et seul le cheval se redresse à grand' peine.

Quant aux deux qui restent, ils se décident à lui abandonner la place. Erec les poursuit, atteint l'un d'un coup de lance qui lui brise l'échine et le fait tomber la

tête en avant. Se tournant enfin vers le dernier chevalier, Erec l'attaque à l'épée, mais l'autre s'enfuit, tremblant de peur. Il abandonne son cheval et se laisse choir à terre. Erec ne daigne plus le combattre, ramasse seulement la lance pour remplacer la sienne et s'en va avec les cinq chevaux. Il les livre tous à Enide, bien en peine de les conduire avec les trois autres.

Le comte Galoain

Ils poursuivent leur route en silence et chevauchent jusqu'à la nuit sans trouver ni village ni abri quelconque. Pour tout hôtel, ils se contentèrent des ombrages

d'un peuplier au milieu de la lande déserte. Erec donne ordre à la dame de dormir; c'est lui qui veillera. Mais Enide répond que ce n'est point justice : c'est à lui de se reposer, puisqu'il a peiné davantage. Erec l'octroie et cela lui plut ; il se couche l'écu sous la tête, et Enide étend son manteau tout du long sur lui.

Il dormit, elle veilla, sans fermer l'œil de la nuit, toujours tenant à la main les rênes des chevaux. Et tout bas la dame se lamente, maudissant son fol orgueil. Le lendemain matin Erec se lève et ils se remettent en route. Vers midi ils voient venir au devant d'eux un écuyer accompagné de deux valets portant des gâteaux, des fromages gras et du vin à des gens qui fauchaient dans le pré du comte Ga-

loain. Quand l'écuyer aperçut Erec et Enide débouchant d'une forêt déserte où il savait bien qu'on ne trouvait ni château, ni ville, ni abbaye, ni auberge, il comprit qu'ils n'avaient pas mangé depuis la veille. Alors, par grande noblesse, il s'approche d'eux, les salue courtoisement et dit à Erec :

— « Sire, je crois que vous avez fort peiné cette nuit et veillé dans la forêt. Mangez donc, s'il vous plaît, de ce gâteau de froment, j'ai aussi du bon vin et des fromages gras, blanche nappe et beau hanap. Désarmez-vous sur l'herbe verte sous ces charmes et reposez-vous un peu : vous ne serez mieux nulle part pour déjeuner. »

Erec mit pied à terre et lui dit :

— « Beau doux ami, je mangerai volontiers céans et vous remercie. »

Le sergent fut de bon service; il fit descendre lui-même la dame de son palefroi et les valets, venus avec lui, tinrent les chevaux. Puis tous se mirent à l'ombre. L'écuyer aida Erec à se débarrasser de son heaume et lui délaça la ventaille; il étendit devant eux la nappe de toile sur l'herbe drue, il coupa le fromage, servit les gâteaux et le vin. Quand ils eurent mangé et bu, Erec, courtois et plein de largesse, dit à l'écuyer:

— « Ami, en récompense, je vous fais don d'un de mes chevaux; prenez celui qui vous sied le mieux. Et, je vous en prie, retournez à la ville et apprêtez-moi un riche logis. »

L'écuyer répond qu'il fera volontiers tout ce qui plaît au chevalier ; puis il s'approche des chevaux, les délie et prend, en remerciant, le vair qui lui paraît le meilleur. Il monte par l'étrier de gauche et, les laissant tous deux, revient à la ville. Là il leur trouve bon logis et retourne près d'eux. Erec et la dame montent et arrivent bientôt à la ville qui était tout près.

L'écuyer, après leur avoir fait tout l'honneur qu'il pouvait, remonte à cheval et passe ainsi devant les loges où se trouvait le comte Galoain, son seigneur, avec trois autres chevaliers. Quand le comte vit son valet sur le cheval vair, il lui demanda à qui celui-ci appartenait ? Et l'autre de répondre : « A moi, sire ! Il m'a

été donné par un chevalier que je prise fort et que j'ai amené céans prendre hôtel chez un bourgeois ; onques n'ai-je vu homme plus beau que lui ! »

— « Je pense, réplique le comte, qu'il n'est pas plus beau que moi ! »

— « Sire, vous êtes un homme très noble et très beau et aucun autre chevalier, né dans ce pays, ne peut vous égaler. Mais j'ose bien dire de celui-là qu'il serait bien mieux que vous, s'il n'avait son haubert tout abîmé par les coups, car il s'est battu dans la forêt contre huit chevaliers dont il emmène les destriers. Et avec lui vient une dame si belle qu'aucune femme au monde n'a la moitié de sa beauté ! »

Dès que le comte ouït cette nouvelle,

il désira voir si c'était vérité ou erreur. Il commanda à son écuyer de le conduire à ce logis. L'autre le fait monter sur son cheval, lui indique le chemin et court lui-même avertir Erec qui, à son habitude, était richement installé. Nombre de cierges et de chandelles éclairaient la pièce où il se trouvait avec Enide. En voyant arriver le comte, Erec, qui était très bien appris, se leva à sa rencontre et lui dit :

— « Soyez le bienvenu, sire ! »

Et le comte le salua à son tour ; tous deux se sont assis, côte à côte, sur une couette blanche et molle, et font connaissance. Le comte offre à Erec de prendre sur lui son entretien ; lui s'y refuse, puis ils parlent d'autre chose. Mais le comte

ne cesse de jeter ses yeux du côté où était assise la dame, émerveillé de sa beauté. Elle lui plut tant qu'il s'éprit d'amour pour elle et dit à Erec :

— « Sire, s'il vous agrée, je voudrais, par courtoisie, m'asseoir auprès de cette dame et lui offrir, pour l'amour de vous, mes services. »

Erec, nullement jaloux, sans penser à mal lui répondit :

— « Volontiers, sire, seyez-vous donc et parlez-lui, je vous en donne toute licence. »

Enide était assise loin de lui, à la distance de deux lances ; le comte se mit près d'elle sur un escabeau bas et la dame, qui était sage et courtoise, se tourna vers lui. Il lui dit alors :

— « Oh, combien je suis marri de vous voir dans un tel dénuement ! Mais si vous le vouliez, vous obtiendriez le grand honneur et la grande seigneurie qui conviennent à votre beauté. Vous ne devez m'éconduire, dame, quand je vous requiers d'amour, car votre seigneur ne vous aime ni ne vous honore. »

— « Sire, c'est peine perdue, cela ne peut être. Que je sois brûlée vive en un feu d'épines et ma cendre éparse aux vents plutôt que de consentir à fausser ma foi. Vous avez fait grande méprise en me requérant telle chose. »

Le comte alors commence à s'enflammer :

— « Vous ne daignez pas m'aimer, dame, vous repoussez mes prières? On dit

bien vrai : femme est rebelle à qui la prie, à qui la loue. Qui la honnit et la maltraite la trouve parfois meilleure ! Certes, je vous préviens que si vous ne faites pas ma volonté, il y aura des épées tirées ; je ferai occire votre seigneur sous vos yeux, à tort ou à raison. »

— « Ah ! sire, ce serait trahison ! Je vous en prie, apaisez-vous, car je consens à faire votre volonté. Tenez-moi pour vôtre désormais et sachez que je ne vous ai rien dit par orgueil, mais seulement pour vous éprouver. Si vous trahissiez maintenant mon seigneur, j'en serais blâmée dans toute la contrée. Ne faites donc rien jusqu'au matin. Quand mon seigneur voudra se lever, alors envoyez vos sergents pour m'enlever de force.

Comme mon seigneur est courageux, il voudra me défendre et vous pourrez à ce moment le saisir et lui couper la tête. Vraiment j'ai trop longtemps mené cette vie et je ne crois pas mentir en avouant que je n'aime pas mon seigneur. Soyez donc assuré de mon amour. »

— « A la bonne heure, dame ! Vous êtes née sous une heureuse étoile, soyez assurée que je vous ferai garder à grand honneur ! »

— « Sire, je voudrais avoir votre foi que vous me tiendrez toujours chère. »

Et le comte lui répond tout joyeux : — « Foi de comte, dame, je ferai votre bonheur ! »

La dame accepte sa foi jurée, mais ne songe qu'à une chose : délivrer son sei-

gneur. Le cœur ne pense mot de ce que dit la bouche, mais, par ses paroles, elle a su enivrer le fol. Ne vaut-il pas mieux qu'elle mente plutôt que de laisser occire son seigneur?

Le comte s'est levé ; il la recommande à Dieu cent fois et prend maintenant congé d'Erec qui ne se doute de rien. Ore est-il en grand danger, mais Dieu, je le crois, saura bien veiller sur lui.

Quand ils se séparèrent, une partie de la nuit était déjà écoulée. Deux lits sont dressés par terre dans une chambre close. Erec se couche dans l'un et sa femme dans l'autre, dolente et courroucée. Onques de la nuit elle ne prit sommeil, car, voyant le comte plein de félonie, elle tremblait pour Erec. Toute la

nuit elle veilla, pendant que lui dormait en sûreté ; mais, bien avant le jour, Enide comprit qu'elle ne pouvait attendre davantage. Elle se lève doucement, s'apprête, puis vient réveiller Erec.

— « Ah, sire, merci ! Allons-nous-en vite, car vous êtes trahi, le comte est un fourbe. S'il peut vous trouver céans, il vous fera déchiqueter ; il vous hait, parce qu'il me veut. Hier encore le félon vous aurait occis, si je ne lui avais fait croire que je serai sa femme et son amie. Il doit venir me chercher et vous tuer, si vous êtes là. »

Ore voit Erec que sa femme prouve bien sa loyauté envers lui :

— « Dame, faites vite seller nos chevaux et mandez notre hôte ».

Erec se vêt et s'arme rapidement et l'hôte vient à lui : « Sire, demande-t-il étonné — quelle hâte avez-vous, et pourquoi vous lever à cette heure, avant que le jour paraisse ? » — Erec lui répond qu'il a une longue journée à faire et ajoute :

— « Sire, vous ne m'avez encore rien compté de mes dépenses. Je vous laisse les destriers que j'ai amenés céans, mais je ne puis en rien accroître ce don ».

Le bourgeois, tout heureux, s'incline jusqu'à terre, rendant grâces au chevalier. Alors Erec prend congé de lui, monte et part avec Enide. De nouveau il lui interdit avec force menaces de lui adresser la parole.

Pendant ce temps, cent chevaliers, garnis d'armes, entrèrent dans la maison,

mais ils furent tout déconfits en n'y trouvant pas Erec ; alors seulement le comte comprit que la dame l'avait joué ! Furieux, il décide de se mettre, avec sa suite, à la poursuite des fugitifs ; celui qui présentera la tête du chevalier haï, aura bien servi son seigneur ! Tous se précipitent, enflammés d'intentions mauvaises, vers celui qu'ils n'ont jamais vu et qui ne leur a jamais fait de mal. Ils chevauchèrent tant qu'ils l'aperçurent à l'entrée d'une forêt. Tous, sans en excepter un seul, s'élancent à bride abattue, rivalisant d'ardeur. Enide entendit le cliquetis de leurs armes et le bruit de leurs chevaux qui remplissaient toute la vallée. Elle ne put se tenir de parler :

— « Ah, sire, attention ! Voici le comte

qui fond sur vous avec tout son ost ! Chevauchez bien vite pour atteindre plus tôt cette forêt : autrement vous êtes un homme mort ».

Erec répond : — « Vous me prisez peu et dédaignez par trop ma défense. Mais, si Dieu me fait grâce, cette parole vous coûtera cher. »

Maintenant il se retourne et voit s'avancer sur un cheval fort et rapide le sénéchal, bien garni d'armes. Les deux chevaliers se jettent l'un sur l'autre et se donnent de grands coups. Erec transperce le corps du sénéchal de sa lance d'acier.

Voici que le comte arrive au grand galop. C'était un chevalier bon et hardi, mais cette fois il avait fait folie en ne prenant que son écu et sa lance, con-

fiant qu'il était en sa prouesse. Tout d'abord, il frappe Erec à la poitrine. Celui-ci aurait vidé les étriers, s'il ne s'était bien tenu. Le coup avait fait éclater le bois de l'écu et sortir le fer par l'autre côté; seul le riche haubert, dont aucune maille ne fut rompue, préserva Erec de la mort. A son tour, il frappe le comte avec une telle violence sur son écu qu'il lui enfonce sa lance dans le côté et le jette pâmé à bas de son destrier. Puis, à grande allure, il entre dans la forêt.

Les autres, arrêtés près des deux gisants, crient et vocifèrent, jurant qu'ils ne cesseront de jouer des éperons jusqu'à ce qu'ils l'aient pris et occis ! Le comte, grièvement blessé au flanc, entend ce

qu'ils disent ; il s'est redressé un peu et entr'ouvre les yeux. Il a bien compris quelle mauvaise œuvre il avait entreprise, et maintenant il fait reculer ses hommes.

— « Seigeurs, leur dit-il, je vous défends à tous, forts ou faibles, d'avancer d'un pas. J'ai agi vilainement et la dame qui m'a déçu est sage et loyale. Sa beauté m'enflamma d'amour et, parce que je la désirais, je voulus occire son seigneur et la tenir par force. Je mérite bien le mal qui m'est advenu, traître et forcené que j'étais ! Onques ne naquit de mère meilleur chevalier que celui-là, et jamais plus il n'aura d'ennuis par moi ! »

Ils s'en retournent donc, fort dolents,

emportant le corps du sénéchal sur son écu. Quant au comte, il vécut encore longtemps, n'ayant pas été navré à mort. C'est ainsi qu'Erec fut délivré.

Guivret le Petit

Il chevauche, donnant de l'éperon à sa monture, en pleine forêt, et sa femme va devant. Après une longue course, ils arrivèrent enfin à un pont tournant donnant accès à une haute tour entourée de fossés profonds. Au moment où ils franchissaient le pont, ils furent aperçus par le seigneur du château, qui se tenait au haut du donjon. En voyant Erec passer outre, il fait mettre une selle à lions d'or

sur son grand destrier et ordonne qu'on lui apporte son plus bel écu, sa lance la plus forte, son épée bien fourbie, son heaume clair et luisant et ses chausses bien taillées ; car il voulait combattre le chevalier qui venait de passer, tout armé, devant ses lices et le rendre « recréant ». Le voilà qui sort de la porte le plus vite qu'il peut, seul, sans nul compagnon. Et son grand cheval était lancé d'une telle force qu'il écrasait sous ses sabots les cailloux plus fort que ne fait la meule le froment ; les étincelles volaient dans tous les sens, si bien que ses quatre pieds semblaient jeter des flammes. Enide, à ce bruit, faillit choir pâmée de son palefroi ; son sang se figea dans ses veines et son visage devint pâle

comme la mort. Elle se désespère et se lamente de ne rien oser dire à son seigneur. Des deux partis elle ne sait lequel prendre : parler ou se taire ? Mainte fois elle remue la langue pour prononcer un mot, mais la voix ne peut sortir. Enfin, timidement, Enide parle à Erec, et lui, de nouveau, la menace de châtiment ; mais il n'a aucune volonté de lui faire du mal, car il sait bien maintenant qu'elle l'aime sur toute chose et lui elle autant qu'il est possible d'aimer.

Erec se retourne maintenant contre le chevalier qui le menace. Au pied d'une colline ils se précipitent l'un sur l'autre de toutes leurs forces. Leurs lances percent le cuir des écus, rompant les mailles des hauberts, pénétrant jusqu'aux

entrailles des destriers qui tombent à terre. Les barons, très forts tous deux, ne se sont pas occis, mais durement navrés. Ils jettent les lances et tirent du fourreau leurs épées, avec lesquelles ils se donnent des coups si terribles que, en quatre endroits, les lances pénètrent dans la chair nue. Enide qui les regardait était presque folle de douleur. Celui qui l'aurait vu tordre ses mains, arracher ses cheveux et laisser couler d'abondantes larmes de ses yeux aurait dit que c'était là une femme vraiment loyale et l'aurait prise en pitié.

Et les chevaliers de continuer sans relâche. La bataille dura de tierce à none, si rude que personne ne saurait décider lequel des deux était le meilleur.

Erec d'un coup sur le heaume fait chanceler le chevalier, mais celui-ci le frappe à son tour si durement que le tranchant de son épée par malchance se brisa. Alors il eut peur, car chevalier ne peut faire grand effort dans l'attaque quand l'épée lui faut. Il pria Erec, pour l'amour de Dieu, de ne pas le tuer.

— « Merci, franc chevalier! Ne soyez pas impitoyable. Je reconnais que vous pouvez me prendre vif ou m'occire, puisque mon épée me manque ».

Erec répond : — « Je veux avant de te faire grâce, que tu t'avoues outré et vaincu. »

Le voyant hésiter, il lui court sus, l'épée haute. Et le chevalier de s'écrier : — « Sire, puisqu'il n'en peut être autre-

ment, je reconnais que vous m'avez conquis ! »

— « Maintenant, fait Erec, dites-moi votre nom et qui vous êtes, et je vous dirai le mien. »

— « Sire, je suis roi de cette terre, mes hommes liges sont Irlandais et j'ai nom Guivret le Petit. Il n'y a nul baron qui ose me désobéir, ni voisin, si orgueilleux soit-il, qui ne me craigne. Dorénavant je voudrais être votre ami. »

— « Et moi, je suis Erec, fils du roi Lac, dont le royaume, en Outre-Galles, est riche en cités et en châteaux forts et ne cède en puissance qu'à celui du roi Arthur, dont personne n'est l'égal. »

Guivret s'émerveille en l'entendant :

— « Sire, rien ne pouvait me réjouir

autant que le plaisir de faire votre connaissance. Ayez confiance en moi et daignez rester dans mon manoir où je vous ferai grandement honorer. Nous avons besoin d'être soignés et je vous conduirai vers un mien « mire » qui habite à moins de huit lieues d'ici et qui guérira nos blessures. »

Mais Erec décline l'offre courtoise :

— « Je vous sais bon gré, sire, de ces paroles, mais je ne puis aller avec vous. Je vous requiers seulement d'une chose : si la nouvelle vous venait que j'eusse besoin d'aide, alors ne m'oubliez pas. » — Et Guivret : « Je vous le promets sur ma foi, tant que je serai vivant ! »

— « Si l'œuvre est telle que la parole, dit Erec, vous êtes mon meilleur ami. »

Aussitôt les deux chevaliers s'accolent et s'embrassent : onques après si dure bataille ne fut si douce la séparation ! Chacun, pour l'amour de l'autre, tranche de larges pans de sa chemise et bande les plaies de son ami. Puis ils se commandent réciproquement à Dieu et se séparent.

Guivret revient seul en arrière et Erec continue son chemin, quoique fort affaibli par ses blessures. Ils chevauchèrent jusqu'en une plaine derrière une haute forêt, où il y avait force cerfs, biches, daims et autre gibier sauvage. Le roi Arthur y était venu avec la reine et la fleur de sa cour pour s'y déduire pendant trois ou quatre jours, apportant avec lui tentes et pavillons. Messire Gauvain, las de chevaucher, était entré dans le « tref »

du roi, laissant dehors, sous un charme, son destrier Guingalet, et ses armes — la lance et l'écu. Et voici justement qu'arrive, à grande allure, Keu le sénéchal! Pour se distraire, il monte sur le cheval sellé, prend les armes de messire Gauvain et descend au galop la vallée. Par aventure, il rencontra Erec qui le reconnut aussitôt. Le sénéchal, lui, ne reconnut pas le chevalier, car son écu avait reçu tant de coups d'épée et de lance que toute la couleur en était ternie. La dame bien avisée, ne voulant pas qu'on la vît, avait mis la guimpe sur son visage, comme pour se protéger contre la poussière et le hâle. Keu vint à Erec et sans saluer, saisit son cheval par les rênes, lui demandant par grand orgueil :

— « Chevalier, je veux savoir qui vous êtes et d'où vous venez ! »

— « Vous êtes fol de me tenir ainsi ! Vous ne saurez pas qui je suis. »

— « Je le demande pour votre bien, car je vois que vous êtes navré ; si vous venez avec moi, vous aurez bon hôtel et je vous ferai honorer et bien soigner. Le roi Arthur et la reine sont ici dans le bois, logés sous la tente. Ils vous feront joyeux accueil. »

— « Vous parlez bien, répond Erec, mais je n'irai pas avec vous. Vous ne savez pas ce qu'il me faut et où je dois aller. Laissez donc, il y encore assez de jour pour chevaucher ».

Keu, tenant toujours les rênes du cheval d'Erec :

— « C'est vous qui faites folie, vassal, quand vous refusez de venir avec moi ; peut-être vous en repentirez-vous ! Tous deux, vous et votre femme, irez, de bon gré ou à contre-cœur, — comme le prêtre au synode — ; croyez-moi, vous passerez une mauvaise nuit si vous n'acceptez pas l'hospitalité de la cour. Venez sans tarder, car je vous prends ! »

Erec répond avec dédain : « Vassal, vous êtes fol de me traîner ainsi après vous, moi, qui ne me gardais pas ! » Et portant sa main à l'épée :

— « Laissez-moi, fuyez, insolent ! Si vous me courroucez encore, je vais vous férir ».

Le sénéchal le laisse et prend du champ, la longueur d'un arpent, puis revient le

défier. Erec retourne sa lance, le fer en arrière, car son adversaire était désarmé, et lui assène avec le bois un tel coup sur son ample écu qu'il le heurte à la tempe, le blessant au bras près de la poitrine, et le porte à terre. Puis Erec prend le destrier et l'amène par le frein à Enide. Mais le sénéchal, qui sait bien flatter quand il le faut, le prie de lui rendre le cheval par courtoisie.

— « Vassal, dit-il, Dieu m'est témoin que ce destrier ne m'appartient pas ; il est à un chevalier plein de prouesse, à messire Gauvain, le hardi. Envoyez-le lui par moi avec un message et vous agirez à votre honneur, comme franc chevalier ».

Erec répond : — « Prenez le cheval ;

puisqu'il est à messire Gauvain, je n'ai pas le droit de l'emmener ».

Keu remonta et s'en alla vers la tente du roi ; là il lui conta toute la vérité. Arthur appela Gauvain et lui dit : — « Beau neveu, sage et courtois, allez vite demander amicalement à ce chevalier son nom et sa condition. Et, si vous le pouvez, amenez-le avec vous »,

Gauvain saute sur le Guingalet et part, suivi de deux valets. Ils voient Erec, mais ne le reconnaissent pas ; les chevaliers se sont salués et messire Gauvain, plein de noblesse, parla ainsi :

— « Le roi Arthur m'envoie, sire ; lui et la reine vous mandent leur salut et vous prient de venir vous reposer et vous déduire avec eux, car ils ne sont pas loin d'ici ».

Erec répondit : « Grand merci au roi et à la reine et à vous qui me semblez courtois et bien appris. Je ne me sens pas bien, car j'ai été navré et cependant je ne sortirai pas de mon chemin pour prendre hôtel. Ne m'attendez donc pas et retournez, je vous en prie ! »

Gauvain était un homme de grand sens ; il se retira à l'écart et parla à l'oreille d'un des valets, lui ordonnant d'aller dire au roi de lever ses tentes et de les précéder sur le chemin de trois ou quatre lieues : c'est là qu'il devra passer la nuit s'il désire connaître et héberger le meilleur chevalier, en vérité, mais qui ne veut pas quitter sa voie pour prendre hôtel.

Le message reçu, le roi fait replier les tentes, charger les bêtes de somme, et

tous s'en vont. Arthur monte sur son cheval l'Aubagu, et la reine après lui sur son blanc palefroi norois. Pendant ce temps messire Gauvain ne lâchait pas Erec, qui lui disait en vain, fort mécontent : « Allez-vous en ! J'ai fait hier bien plus de chemin que je n'en ferai aujourd'hui ! »

Et Gauvain de lui répondre : « Si cela vous agrée, je chevaucherai encore un peu avec vous, car la nuit est loin ».

Ils ont tant parlé et devisé que tout à coup Erec aperçut les tentes dressées devant eux.

— « Ah, Gauvain, dit-il, votre grande sagesse m'a surpris et par elle m'avez-vous retenu ! Puisqu'il en est ainsi, il ne me sert à rien de me cacher : je suis Erec, qui fut jadis votre ami et votre compagnon ».

Et il soulève son heaume et délace la vantaille. Tous deux s'entrebaisent de grande joie. Gauvain le quitte en disant :

— « Sire, cette nouvelle rendra heureux et mon seigneur le roi et ma dame, et je cours l'annoncer ; mais d'abord je voudrais embrasser et fêter votre femme, dame Enide ; la reine désire vivement la revoir et elle en a parlé hier encore ».

Aussitôt il se tourne vers Enide et lui demande si elle va bien. Enide lui répond comme dame bien enseignée :

— « Sire, je n'aurais aucun mal si je n'étais inquiète de mon seigneur et ne souffrais pour lui, car il n'a pas un seul membre sans plaie ».

— « Cela me fait bien de la peine, dit Gauvain ; on l'aperçoit clairement à son

visage si pâli. J'en aurais pleuré en le voyant, mais la joie éteint vite la douleur et je suis si heureux de le retrouver que je ne me souviens plus de rien. Allez à l'amble en avant et moi j'irai à grande allure prévenir le roi et la reine ».

Arrivé au tref royal, messire Gauvain annonce la joyeuse nouvelle, et le roi se lève d'un bond et s'écrie :

— « Certes, je ne pouvais rien ouïr qui me réjouît autant ! »

La reine se joint à lui et tous sortent des tentes pour aller à la rencontre d'Erec. Lorsque celui-ci voit venir le roi, il descend à terre avec Enide pour le saluer ; et le roi les accole tous deux, et la reine les embrasse doucement et tout le monde leur fait fête. On désarme Erec sur place,

mais quand on découvre ses blessures, la joie se change en douleur. Le roi, qui pousse de profonds soupirs, fait apporter le baume précieux qui lui fut donné par sa sœur, Morgue, la fée: toute plaie, enduite de ce baume, se refermait en une semaine au plus, à condition qu'il fût appliqué une fois tous les jours. Voilà le corps d'Erec lavé, oint et bandé, à son grand réconfort. Arthur l'emmène avec Enide dans sa tente et déclare que, pour l'amour d'Erec, il veut séjourner quinze jours pleins dans la forêt, afin qu'il soit tout à fait guéri.

Mais Erec, tout en remerciant le roi, lui dit :

— « Beau sire, je n'ai aucune plaie qui me fasse tant souffrir que pour elle j'aban-

donne ma voie. Nul ne pourra me retenir et demain, dès l'aube, je repartirai ».

Le roi hoche la tête et déclare :

— « C'est un grand malheur que vous ne puissiez rester, car je sais que vous êtes très souffrant ; si vous étiez sage, vous ne repartiriez pas de sitôt. Notre douleur serait trop grande, en vérité, de vous voir mourir en cette forêt, bel ami ».

Erec reste inébranlable et le roi, voyant qu'aucune prière ne saurait le retenir, commande d'apprêter le souper. Les sergents mirent les tables et, comme c'était un samedi, on mangea du poisson et des fruits : saumon, truites, brochets, et des poires cuites et crues. Après souper les couches furent faites ; le roi, qui tenait cher Erec, l'installa seul en un lit, afin que

nul ne touchât à ses plaies, tandis qu'Enide reposa aux côtés de la reine dans un même lit, sous une couverture d'hermine.

Le lendemain, avant le jour, Erec se lève, donne l'ordre de seller les chevaux et de lui apporter ses armes. Tous les chevaliers, le roi en tête, le prient et le conjurent de rester encore, mais il n'écoute rien. Tout le monde pleure, comme si on le voyait déjà mort... On quitte les tentes, on veut convoyer Erec, mais il refuse toute compagnie. Il monte sur son cheval, Enide sur son palefroi ; il prend son écu, sa lance et les recommande tous à Dieu.

Les deux géants de la forêt

Les époux s'en vont. Ils entrent dans une forêt et chevauchent jusqu'à prime. Tout à coup ils entendent crier au loin une pucelle. Erec comprit bien que c'était la voix de la détresse, clamant au secours.

— « Dame, dit-il, en appelant Enide, une pucelle crie quelque part en cette forêt. Sûrement elle a besoin d'aide ; j'y vais. Quant à vous, descendez et attendez moi ici ».

— « Volontiers, sire, » répond-elle. Erec la laisse seule et s'en va jusqu'à ce qu'il trouve la pucelle éplorée. Deux

géants avaient emmené son ami, et le maltraitaient vilainement. Elle arrachait ses cheveux, déchirait ses vêtements et sa tendre face vermeille. Voyant Erec, elle soupire : « Que dois-je faire, beau sire, moi, chétive ? Mon ami, le meilleur, le plus franc chevalier du monde, est en péril de male mort par la main des géants, ses ennemis cruels. Par Dieu, secours-le, noble seigneur, si tu le peux, car ils ne sont guère loin. Voici la voie qu'ils ont prise ».

Erec part au galop en disant à la pucelle, qui doucement le bénit, de l'attendre là. Il marche sur la trace des géants à grands coups d'éperon. Avant d'atteindre la lisière de la forêt, il voit sur un roncin le chevalier déchaussé et presque nu, les

pieds et les mains liés comme un larron. Les deux géants étaient armés seulement de massues et avec d'énormes cravaches ils battaient le malheureux, lui rompant la chair jusqu'aux os, si bien que le sang coulait de ses flancs et couvrait le roncin jusqu'au ventre. Angoissé par cette vue, Erec poursuivit les géants et les atteignit dans une lande entre deux bois. Là, il leur demanda :

— « Seigneurs, pour quel forfait malmenez-vous ainsi cet homme ? C'est grande vilenie de dépouiller un chevalier et de le battre ainsi ! Je vous demande par courtoisie, et non en vertu de ma force, de me le céder ».

— « Vassal, de quoi vous mêlez-vous ? Vous faites grande folie en nous le de-

mandant. Si cela vous peine, eh bien amendez la chose ! »

— « En vérité cela me peine, et vous ne l'emmenerez pas sans noise. En avant, je vous défie ! »

— « Êtes-vous fol, vassal, de vouloir combattre contre nous ? En eût-il quatre tels que vous, ils ne vaudraient pas plus contre nous qu'un seul agneau contre deux loups ! »

— « Je n'en sais rien : « Si le ciel choit et si la terre s'enfonce, mainte alouette sera prise ». Et tel vaut peu qui se vante fort. Gardez-vous, car je vous requiers ».

Les géants, forts et fiers, tenaient entre leurs mains des massues ferrées. Erec ne redoute ni eux, ni leurs menaces, ni leur orgueil ; il les attaque, lance sur feu-

tre et blesse le premier à l'œil, faisant jaillir, avec le sang, la cervelle. Quand le second voit son compagnon mort, furieux, il veut le venger : de ses deux mains il leva la massue pour frapper le chevalier sur la tête. Mais Erec sentit le coup venir et le reçut sur son écu ; cependant il trébucha et faillit choir de son destrier. Au moment où le géant voulait le frapper de rechef, Erec attaqua lui-même et lui asséna un tel coup de son épée sur la nuque qu'il le fendit en deux : le corps tombe tout du long, répandant les boyaux à terre.

Le chevalier délivré pleure de joie, adore Dieu et lui clame sa reconnaissance. Erec le délie, le fait vêtir et monter sur un des chevaux emmenant

l'autre à sa droite, puis lui demande qui il est.

— « Franc chevalier, dit l'autre, vous êtes mon droit seigneur, car vous m'avez sauvé la vie. Par quelle aventure, beau sire; m'avez-vous arraché des mains de mes ennemis? Désormais je vous prêterai hommage et vous suivrai partout comme votre serviteur ».

— « Ami, lui répond Erec, je n'ai que faire de votre service, mais sachez que je vins à votre aide par la prière de votre amie qui se lamentait dans ce bois. Je veux lui faire présent de vous; après quoi je continuerai seul ma voie. Je n'ai pas besoin de votre compagnie, je désire seulement savoir votre nom ».

— « Sire, je ne dois pas vous le céler:

j'ai nom Cadoc de Tabriol. Puisqu'il faut que je vous quitte, dites-moi au moins qui vous êtes et de quelle terre ? »

— « N'en parlez pas, ami. Si vous désirez le savoir pour m'honorer, allez droit chez mon seigneur le roi Arthur, qui chasse le cerf à cinq lieues à peine d'ici. Dites-lui que vous venez de la part de celui qui fut hébergé hier dans sa tente, et ne lui célez point le péril dont je vous ai tiré. Je suis très aimé à la cour et, si vous vous réclamez de moi, on vous fera honneur ».

— « Sire, j'irai sans retard et très volontiers, et conterai toute la vérité de cette bataille faite pour moi ».

En devisant ainsi, ils arrivèrent jusqu'à l'endroit où Erec avait laissé la pu-

celle. Elle mène grande joie en revoyant celui qu'elle croyait perdu. Erec lui présente son ami par le poing et elle le remercie, comme demoiselle bien apprise.

Maintenant il tourne son cheval et s'en va au plus vite, laissant Cadoc et son amie porter la nouvelle au roi Arthur. Erec chevauche rapidement dans la direction où l'attendait Enide. Celle-ci menait grand deuil, craignant qu'il ne l'eût abandonnée tout à fait. Et lui était inquiet et redoutait que quelqu'un, l'ayant trouvée seule, ne l'eût emmenée. Aussi se hâtait-il tant qu'il pouvait. Mais avec la chaleur et le poids des armes, les bandes qui entouraient ses plaies éclatèrent. Pourtant il arriva jusqu'à l'endroit où se tenait Enide qui, toute à

sa joie, ne remarqua pas d'abord le malaise dont il souffrait. Tout son corps était baigné de sang et le cœur lui manqua ; en descendant d'un tertre, il glissa sur le col de son cheval, puis vida les arçons et chut à terre comme mort.

Quand Enide vit Erec tomber, elle courut vers lui et se mit à crier à haute voix, à tordre ses blanches mains, à s'arracher les cheveux et à déchirer sa robe, puis sa tendre face.

— « Hélas, dolente Enide, c'est moi qui par ma parole outrageuse ai occis mon seigneur ! Ore ai-je bien éprouvé que mieux vaut se taire que de parler follement. Beau sire Dieu, pourquoi me laisser tant vivre ? Mort, viens me délivrer ! » Elle se pâme sur le corps, puis,

revenue à elle, s'asseoit devant Erec, laisse tomber sa tête sur ses genoux et recommence ses lamentations.

— « Ah, quel triste sort fut le tien, sire, dont nul n'a été le pareil en ce monde. Beauté et Prouesse se miraient en toi. Savoir t'avait donné son cœur et Largesse t'avait couronné ! C'est moi seule qui suis coupable de ta mort ; seule je dois en être blâmée... Mon Dieu, que dois-je faire ? Trop me méprise la mort qui ne veut pas me prendre ! Je dois donc moi-même venger mon forfait et mourir de l'épée que messire avait ceinte ».

Et tirant l'épée du fourreau, elle commence à la regarder. Dieu qui est plein de miséricorde la fit tarder un peu.

Le comte Oringle de Limors

Pendant qu'Enide menait son deuil, voici que justement un comte de grande chevalerie vint à passer près de là. Il avait entendu de loin la dame crier et arriva juste à temps pour lui arracher des mains l'épée dont elle voulait se percer. Descendu à terre, le comte commença par interroger Enide, lui demandant si elle était la femme ou l'amie du chevalier mort?

— « L'un et l'autre, sire, répondit-elle. Je ne puis vous dire toute ma peine, je voudrais être morte moi aussi ».

Le comte la réconforte de son mieux:

— « Dame, je vous prie, pour l'amour de Dieu, ayez pitié de vous-même ! Bien naturel est votre deuil, mais reprenez courage et ce sera sagesse. Votre beauté si parfaite pourra encore vous ramener fortune et bonheur : je vous prendrai comme femme et vous ferai comtesse et riche dame. Réconfortez-vous donc et sachez que je ferai porter le corps de votre seigneur en terre avec tous les honneurs. Laissez là cette folle douleur ». Enide éplorée :

— « Fuyez, sire, de grâce ! Aucune chose que vous puissiez dire ou faire ne me consolera ».

Le comte se retire un peu en arrière et donne l'ordre à ses gens de faire une civière pour y déposer le corps. « Et puis, dit-il, nous l'emmènerons, pour l'enter-

rer, au château de Limors, avec la dame que j'épouserai, de gré ou de force, car je n'en ai onques vu d'aussi belle ».

Les hommes font aussitôt avec leurs épées deux perches et lient des bâtons en travers; Erec est couché sur la civière et traîné par deux chevaux jusqu'au château du comte de Limors. Enide marche à côté, gémissant toujours, et se pâmant mainte fois; mais les chevaliers la soutiennent et la relèvent. A Limors tout le peuple monte derrière eux dans la salle, où l'on dépose le corps sur une table, tout étendu, la lance et l'écu à ses côtés.

Dames, chevaliers et bourgeois se pressent et s'interrogent : « Quel est ce deuil, quelle est cette merveille? » Et pendant ce temps le comte réunit ses

barons en conseil privé. « Seigneurs, leur déclare-t-il, je veux prendre cette dame pour femme et le plus vite possible... On voit bien à sa beauté et à sa sagesse qu'elle est de noble lignage et pourrait honorer un royaume ou un empire. Mandez vite mon chapelain et allez quérir la dame : je voudrais lui donner la moitié de ma terre, si elle consent à faire ma volonté ».

Les barons traînèrent de force Enide, car elle se refusait à les suivre. Le comte l'épousa incontinent, malgré elle.

Après vêpres, en ce jour de mai, le comte fit asseoir Enide, qui ne cessait de pleurer, sur un fauteuil en face de lui, devant une table apprêtée pour le souper. Il enrageait de ne pouvoir la calmer, ni

par prière ni par menace, et lui parla ainsi :

— « Dame, il vous faut oublier ce deuil, car il ne peut faire revivre le mort. Souvenez-vous de quelle détresse, de quel dénuement je vous ai tirée et songez à la richesse et à l'honneur qui vous attendent avec moi : vous serez appelée comtesse et n'aurez pas à vous plaindre de la fortune. Je ne m'étonne nullement de votre douleur. Mais je vous donne le meilleur avis du monde en vous demandant de vous réjouir, maintenant que je vous ai épousée. Ne me courroucez plus et mangez ! »

— « Sire, répond Enide, je ne mangerai ni ne boirai de ma vie, tant que je ne verrai manger mon seigneur qui gît sur cette table ».

Le comte s'irrite : « Dame, vous êtes folle de tenir des propos pareils ! Si vous me provoquez ainsi, vous vous en repentirez ».

Elle ne sonne mot, méprisant ses menaces. Et le comte la frappe en plein visage. A ses cris, les barons blâment hautement le comte :

— « Sire, vous devriez avoir honte de battre ainsi cette dame, parce qu'elle ne mange pas ! Si elle se désole de la mort de son seigneur, nul ne doit dire qu'elle a tort ».

— « Taisez-vous, s'écrie le comte, la dame est à moi et je ferai d'elle tout mon plaisir ! »

Enide alors ne peut plus se taire et jure que jamais elle ne sera sienne. Lui

se redresse et la frappe du poing encore et encore.

— « Ah félon ! crie-t-elle d'une voix forte ; je ne crains ni tes coups, ni tes menaces. Bats-moi, blesse-moi ! Jamais je ne ferai rien de plus pour toi, même si à l'instant tu m'arrachais les yeux de tes mains ou me faisais écorcher vive ! »

En ce moment voilà qu'Erec revient de pâmoison, tel un homme qui s'éveille, tout surpris des gens qu'il voit autour de lui. D'un bond il descend à terre et saisit son épée. La colère et l'amour lui rendent ses forces. Il court vers sa femme et assène sur la tête du comte un coup si violent qu'il fait jaillir la cervelle et gicler le sang. Tous les chevaliers bondissent, croyant que c'est le diable ; vieux

et jeunes, se précipitent hors de la salle en criant : « Fuyez, fuyez, voici le mort ! » Erec saisit son écu, le suspend à son col, tandis qu'Enide prend la lance, et tous deux sortent dans la cour, d'où s'enfuient les gens éperdus comme devant l'Ennemi. Ils ne rencontrent sur la place qu'un garçon qui conduisait le destrier d'Erec, tout harnaché, pour l'abreuver. Cette aventure leur fut belle : Erec arrache le cheval des mains du valet effrayé, s'élance sur la selle, Enide monte devant lui sur le col du destrier. Ainsi s'évadent-t-ils ensemble du château sans que nul les arrête.

Erec emporte sa femme, la serre dans ses bras contre son cœur, l'accole et la baise tendrement.

— « Ma douce sœur, lui dit-il, je vous ai bien éprouvée en toute chose, n'ayez plus crainte de rien, car je vous aime plus que jamais, et je suis sûr et certain que vous m'aimez parfaitement. Désormais je veux être vôtre pour toujours, comme je l'étais avant ; et si vous avez médit de moi, je vous le pardonne de grand cœur et vous tiens quitte de la *parole* ».

Il la rebaise et l'accole de nouveau. Ore Enide n'est plus à plaindre, quand son seigneur l'emporte ainsi dans ses bras et l'assure de son amour ! Ils s'en vont à vive allure, par la nuit, et ce leur est d'une grande douceur de voir la lune éclairer leur chemin...

Au château de Guivret le Petit

La renommée, qui vole vite, était parvenue à Guivret le Petit qu'un chevalier en armes avait été trouvé mort dans la forêt, en compagnie d'une dame très belle qui menait grand deuil ; et aussi que le comte Oringle de Limors avait emporté le corps du chevalier dans son château et voulu épouser la dame malgré elle. Dès que Guivret eut entendu cette parole, il se souvint d'Erec et d'Enide et décida en son cœur qu'il irait en quête de la dame pour la secourir. Il réunit mille chevaliers pour prendre d'assaut le château, s'il le fallait et tout mettre à feu. Par cette

nuit de lune ils se mirent en chemin, vêtus de heaumes et de hauberts, les écus pendus aux cols. En les apercevant de loin, Erec se crut perdu ; il fit descendre Enide, la cacha derrière une haie, et déclara qu'il irait seul à la rencontre de ces gens, tout dolent et las qu'il était.

Guivret l'avait bien vu, mais ne put le reconnaître, à cause d'un nuage qui voila un moment la lune. Or Erec ne sonna mot. La joute fut bien inégale cette fois, car l'un était fort et l'autre faible. Guivret d'un coup renversa Erec de la croupe de son cheval.

Alors Enide qui, tapie derrière la haie, se tenait coie, sortit brusquement de sa cachette et courut vers son seigneur, plus malheureuse qu'onques elle ne le

fut. Elle saisit par les rênes le cheval de Guivret et s'écria :

— « Chevalier, sois maudit ! Tu as navré un homme seul et sans défense, ne sachant pas pourquoi. Cette attaque, tu l'aurais payée cher si mon seigneur avait été en bonne santé. Maintenant sois juste et généreux, abandonne une bataille qui n'augmentera pas ton prix, puisque tu combats un chevalier tout couvert de blessures. »

Guivret lui dit : — « Ne craignez rien, dame, je vois bien que vous aimez loyalement votre seigneur et vous en loue. Mais ne me célez pas son nom, après quoi je le tiendrai quitte et vous laisserai aller en paix tous les deux. »

Enide lui répond brièvement : « Il

s'appelle Erec. » Aussitôt Guivret met pied à terre et se jette aux pieds d'Erec qui gîsait encore sur le sol.

— « Sire, dit-il, j'allais justement vous quérir à Limors et délivrer votre femme ! Pardonnez-moi si, sans le savoir, je vous ai fait mal : je suis votre ami Guivret. »

A ce mot, Erec s'est dressé sur son séant et lui dit : — « Relevez-vous, ami, et soyez pardonné, puisque vous ne m'aviez pas reconnu. »

Il lui conta alors comment il avait occis le seigneur de Limors à table, et comment il échappa sur son destrier, emportant sa femme en croupe.

— « Sire, propose Guivret, j'ai un château tout près d'ici, en un lieu très sain, je vous y conduirai demain ; mes deux

sœurs qui savent guérir les blessures vous soigneront bien. Cette nuit nous coucherons en plein champ, car vous avez grand besoin de repos. »

Erec y consent et Guivret fait dresser par ses gens un pavillon entre les haies. Puis il commande d'allumer une mèche pour donner de la clarté et fait sortir des coffres quelques cierges. Or Enide n'est plus dolente : elle désarme et dévêt elle-même son seigneur, lui lave ses plaies et les bande, sans y laisser toucher autrui. Erec ne peut rien lui reprocher après l'avoir bien éprouvée en toute chose et n'avoir trouvé en elle que grand amour pour lui.

Guivret, qui se réjouissait fort, a fait apprêter avec des joncs et de l'herbe un lit haut et long, recouvert de courte-

pointes. Erec une fois couché, Guivret tira d'un coffre ouvert deux pâtés froids et dit : — « Ami, goûtez y et buvez du vin coupé d'eau, j'en ai un plein baril, mais le vin pur ne peut vous faire du bien, car vous êtes navré. Essayez de manger, beau doux sire ; ensuite, votre femme qui a bien souffert aujourd'hui par vous, et moi aussi, nous mangerons. »

Alors Guivret s'assit à côté du lit avec Enide, à qui plaisait tout ce qu'il faisait. Ils pressèrent Erec de prendre quelque nourriture ; il mangea comme un malade et but un peu de vin coupé. Puis il reposa à grand aise et dormit toute la nuit dans le calme.

Au matin tous s'éveillent et s'apprêtent à chevaucher. Erec n'avait cure de pren-

dre un autre cheval que le sien qu'il tenait très cher. Enide monta sur une mule, car elle avait perdu son vair palefroi, mais n'y songeait déjà plus ; la belle mule la porta doucement, et ce qui la réconfortait c'était de voir qu'Erec ne se plaignait de rien. A l'heure de tierce ils arrivèrent au beau château de Penevric, bien assis dans un lieu plaisant, et où séjournaient les deux sœurs de Guivret. Lui-même conduisit Erec dans une chambre bien aérée, loin du bruit. Sur sa prière, ses deux sœurs peinèrent beaucoup pour guérir le chevalier. Premièrement les pucelles ôtèrent la chair morte, puis y mirent un excellent baume et de la charpie. Elles le faisaient manger quatre fois par jour ou plus, sans sel, ni ail, ni poivre.

Les uns allaient, les autres sortaient ; seule Enide ne quittait jamais le chevet d'Erec. Guivret venait souvent aussi pour demander s'il n'avait besoin de rien. Erec fut bien gardé et servi : tout ce qu'il pouvait désirer lui était accordé volontiers et avec joie. Les pucelles soignèrent Erec si bien qu'au bout d'une quinzaine il ne ressentait plus ni mal ni douleur. Pour lui rendre ses couleurs, elles commencèrent à le baigner. Et quand il put aller et venir, Guivret fit faire deux robes, la première fourrée d'hermine, la seconde de menu vair. Elles étaient de deux étoffes de soie différentes, l'une, de pourpre bleue, fut donnée à Enide ; l'autre de « bouffu » rayé, non moins riche, à Erec.

Voilà Erec fort et sain et sa femme combien heureuse de le voir guéri ! Ore revient à Enide sa grande beauté, car elle était toute pâle et languissante après tant de maux soufferts. Ore fut elle accolée et baisée tout à son aise dans les bras de son seigneur au lit. Après avoir tout supporté l'un par l'autre, ils font aujourd'hui douce pénitence. Ainsi ont-ils raffermi leur amour et oublié leurs grandes angoisses.

Désormais il leur convient de partir. Erec va demander congé à Guivret en qui ils ont trouvé un ami.

— « Sire, lui dit-il, je ne peux plus attendre pour rentrer dans ma terre Je voudrais m'en aller dès demain matin, car je me sens tout à fait guéri. Que Dieu

me donne vie assez pour me permettre à mon tour de vous honorer et de vous servir ! A moins d'être pris ou retenu, je ne désire rester nulle part avant d'arriver à la cour du roi Arthur, à Robais ou à Carduel. »

Guivret lui répond : — « Sire, vous ne vous en irez pas seul, car je viendrai avec vous et emmènerai avec moi des compagnons, si cela vous fait plaisir. » Erec le lui octroie. Le lendemain, au réveil, on fait seller les chevaux et on s'apprête. Erec va dans la chambre des pucelles prendre congé et Enide court après lui, toute joyeuse du départ proche. Il les remercie de lui avoir rendu vie et santé et leur promet tout son service. Puis il prend par la main une des pucelles, Enide l'au-

tre, et tous les quatre, la main dans la main, viennent au palais. Guivret les presse de monter; Enide a hâte de voir arriver l'heure du départ, car maintenant elle a un palefroi de grande beauté qu'on lui amène au perron. Il ne valait pas moins que le sien laissé à Limors, seulement l'autre était vair et celui-ci doré; sa tête avait une joue blanche et une joue noire, séparées par une raie plus verte que feuille de vigne. Les rênes, le poitrail et la selle étaient très riches : les rênes et le poitrail en or, ornés d'émeraudes, et la selle toute recouverte de pourpre. Sur les arçons en ivoire était incrustée en or fin toute l'histoire d'Eneas : comment il vint à Carthage, comment Didon le reçut à grand'joie,

puis, abandonnée de lui, se tua; enfin comment Eneas conquit Laurente et la Lombardie dont il devint roi à tout jamais. Celui qui tailla cette œuvre y avait employé plus de sept ans. Bien est ore dédommagée Enide de la perte de son palefroi vair, quand on lui en offre un de cette richesse ! Elle monte joyeusement, et après elle les seigneurs et les écuyers. Guivret fit emmener avec eux maint tiercelet, maint épervier, maint brachet et maint lévrier, pour se déduire en route.

La joie de la cour

Ils ont chevauché depuis le matin jus-

qu'à vêpres, tout droit, plus de trente lieues galloises.

Et voici qu'ils arrivent devant les bretèches d'un fort et beau château, clos de murailles toutes neuves, et entouré d'une eau profonde et large qui courait avec un bruit de tempête. Erec s'arrête pour demander à son ami quel était le seigneur de ce château et comment il s'appelait.

— « Sire, répond Guivret, je vous le dirai volontiers : ce château, qui ne redoute ni roi ni empereur, a pour nom Brandigan. Si tous les gens de France et de Lombardie s'unissaient pour l'assiéger, ils ne pourraient de leur vivant le prendre, car l'île où est situé ce château a plus de quatre lieues de long. Dedans on trouve tout ce qui convient à riche

château : vignes, blés, bois, rivière ; impossible de l'affamer ! Le roi Evrain, qui tient la terre et la tiendra sa vie durant, le fit fermer de toutes parts, non qu'il craignît les gens, mais pour l'embellir : même s'il n'y avait que l'eau qui court tout autour, le château n'aurait rien à redouter. »

— « Dieu, dit Erec, quelle richesse ! Allons voir de près la forteresse, et prenons y notre hôtel. »

— « Sire, nous ne pouvons descendre au château qui a un mauvais passage. »

— « Quel qu'il soit, dites le moi, car je désire le savoir. »

— « Je crains, messire, que vous n'y trouviez dommage. Car je connais assez votre hardiesse : dès que je vous conterai

l'aventure, très dure et très périlleuse, vous voudrez la tenter. Donc je ne vous le dirai que si vous me promettez, par votre amitié, que par vous ne sera requise l'aventure dont nul ne sortit sans honte. »

— « Ah! beau doux sire, souffrez que nous prenions hôtel en ce château pour la nuit! Dites-moi seulement le nom de l'aventure et taisez le surplus. »

— « Seigneur, je suis bien obligé de vous le dire; le nom de l'aventure est bien beau, mais il est très dur de la mener à bonne fin, car nul ne peut échapper vivant: elle s'appelle la *Joie de la Cour*.

— « Dieu, quel beau nom! J'y vais quérir ma joie; ne me désespérez pas, beau doux ami. Allons y prendre notre hôtel;

grand bien peut nous en venir, car sachez-le, rien ne pourra me détourner de l'aventure. »

— « Sire, que Dieu vous entende et vous donne la joie que vous voulez quérir, puisque je vois qu'il n'en peut être autrement. Notre hôtel est tout prêt; nul chevalier de haut prix n'entre dans ce château sans être reçu et hébergé par le roi Evrain qui est un courtois gentilhomme. Il a interdit par ban à ses bourgeois d'accueillir aucun prudhomme entré céans, afin qu'il puisse lui-même les honorer tous. »

Ainsi s'en vont-ils vers le château de Brandigan, et franchissent lices et ponts. Les gens amassés dans les rues par tas, voient Erec qui est si beau; ils croient

que tous les autres sont ses hommes. Sur son passage la ville entière frémit : même les pucelles qui carolent arrêtent leurs chansons pour le regarder passer et, doucement, plaignent sa beauté en se signant. A voix haute, elles disent :

— « Que Dieu te défende, chevalier, de mésaventure, car tu es bien beau. Demain ta beauté sera éteinte et tu mourras si Dieu ne te préserve. »

Erec l'entend, mais rien ne peut l'émouvoir. Il passe son chemin en saluant débonnairement tous et toutes, et eux lui rendent son salut.

Le roi Evrain apprit vite la nouvelle qu'il venait à la cour une nombreuse compagnie de gens, dont le seigneur était sûrement comte ou roi. Et il alla á

leur rencontre dans la rue, les saluant par ces mots : — « Soyez les bienvenus, je vous prie, seigneurs. »

Le roi aida courtoisement Enide à descendre de son palefroi, puis il la prit par la main, qu'elle avait blanche et tendre, et l'emmena au château, ainsi qu'il sied quand on veut honorer quelqu'un. Il fit encenser de myrrhe et d'aloès une chambre bellement décorée de tapis et de peintures, et y conduisit ses hôtes, la main dans la main. Un riche souper fut apprêté et servi à temps; chacun trouva pleinement tout ce qu'il pouvait convoiter. Mais tout fut dépassé par le bel accueil! Erec quitta vite le boire et le manger et commença à interroger le roi Evrain sur la chose qui lui tenait le plus au cœur.

— « Sire, il est temps de vous dire pourquoi je suis venu céans, car j'ai déjà trop tardé à parler. Je demande la *Joie de la Cour* : donnez-la moi, quelle qu'elle soit, si elle est en votre puissance ! » — « Certes, répond le roi, vous parlez, beau doux ami, à la légère d'une chose fort périlleuse qui a rendu dolent maint prudhomme. Vous même, si vous ne voulez croire mon conseil, pourriez y trouver la mort. Je vous conjure de ne plus en parler. Cela ne m'étonne guère que vous alliez quérir honneur et prix, mais je vous vois entreprendre chose qui ne peut que vous mener à mal et j'en ai le cœur marri. Sachez que j'ai vu maint prud'homme, de ceux qui demandaient cette *Joie*, être confondu et périr. Il faut donc

que je vous mette en garde : agir autrement serait trahison. »

Erec reconnait que le roi le conseille à bon droit ; mais plus grande est la merveille, plus terrible l'aventure, plus il la convoite !

— « Sire, répond-il, je vous trouve prudhomme loyal et ne vous blâme nullement. Mais, quoiqu'il arrive, la chose est décidée : ce que j'entreprends, je n'y renonce jamais ! »

Le roi dit : « Je le savais bien. Vous serez donc satisfait, contre mon gré. Mais si vous réussissez, vous aurez conquis un honneur qui onques n'échut à un autre homme. Que Dieu vous l'accorde ! »

Ils en parlèrent tout le temps avant d'aller se coucher.

Au matin Erec vit en s'éveillant le jour poindre ; il se lève et s'atourne. Enide aussi, très triste, tourmentée de craintes pour son seigneur qui va s'exposer au grand péril dont rien ne peut le détourner. Le roi envoya à Erec ses armes et il ne les refusa mie, car les siennes étaient tout usées. Il s'en fait armer dans la salle, puis descend les degrés et trouve en bas son cheval sellé. Tout le monde, le roi en tête, était rassemblé dans la cour ; il ne restait dans le château ni homme ni femme, ni grand ni petit, ni fort ni faible, car tous étaient venus là. Le tumulte est grand dans les rues et tous disaient : « Hélas, hélas, chevalier, la *Joie* que tu crois conquérir t'a trahi : tu vas y chercher ta mort ! Cette *Joie*,

Dieu l'a maudite, puisqu'elle a fait mourir tant de prud'hommes. »

Erec entend bien qu'on dit de lui : *celui-ci vint pour son malheur* ! mais il passe outre, sans baisser la tête, sans faire le couard : il lui tarde de voir et de connaître la chose dont tous sont si angoissés.

Et le roi Evrain l'emmène dans un verger, près du château, qui n'avait ni mur, ni palissade : il était clos de toutes parts par « nigromance » d'une muraille d'air, si bien que nul ne pouvait y entrer. En toute saison, hiver comme été, il y avait là des fleurs et des fruits mûrs ; mais ces fruits étaient tels qu'on ne pouvait les manger qu'à l'intérieur du verger : celui qui essayait de les emporter ne trouvait pas l'issue et n'arrivait à

quitter le jardin merveilleux que s'il remettait en place le fruit cueilli. Il n'y avait sous le ciel oiseau pouvant plaire à l'homme et le réjouir par son chant qui ne se trouvât dans ce verger, et la terre ne porte aucune feuille ou racine médicinale qui ne crût en ce lieu.

La troupe des gens pénétra dans le verger par une entrée étroite. Erec chevauchait, lance sur feutre, se délectant du chant des oisillons qui lui communiquaient leur joie... Mais voici qu'il aperçoit la chose au monde qui pourrait faire le plus peur au combattant le plus hardi, fût-il Thibaut l'Esclavon, Ospinel ou Fernagu : une rangée de pieux aigus ; sur chacun d'eux il y avait une tête humaine coiffée d'un heaume luisant et

clair. Sur le dernier pieu il n'y avait rien encore, sauf un cor. Ne se laissant intimider par rien, Erec s'émerveille et demande au roi, qui est à sa droite, ce que cela signifie? Et l'autre de lui répondre :

« Ami, vous devriez être effrayé de cette chose, si vous tenez à la vie; ce pieu, où vous voyez un cor, a longtemps attendu, vous ou un autre, nous ne le savons encore. Gardez vous bien, pour que votre tête n'y soit fichée, comme l'ont été ces têtes sur les autres pieux. Et dès que cela sera, un autre pieu se dressera qui devra attendre le suivant, on ne sait qui. Du cor, je vous dirai seulement que nul homme n'a pu en sonner; celui qui y réussirait, serait tenu pour le meilleur chevalier de la

contrée. Et maintenant faites reculer vos gens. »

Alors le roi Evrain se retire. Et Erec se baisse vers Enide qui, tout en se taisant, menait grand deuil à ses côtés, car la douleur que l'on exprime par la bouche n'est rien si elle n'atteint le cœur. Et celui qui connaissait le mieux son amour lui dit :

— « Belle douce sœur, noble dame loyale et sage ! Je vois que vous avez grand peur, mais vous vous désolerez pour néant tant que vous n'aurez pas vu mon écu mis en pièces, mon corps blessé, le sang percer à travers les mailles de mon haubert et moi-même « recréant ». Douce dame, sachez ceci : la seule hardiesse que me prête votre amour me permet de ne redouter

aucun homme vivant dans le corps à corps. Ce n'est pas par orgueil que je le dis, mais pour vous réconforter. Mais je ne puis tarder davantage ni vous emmener plus loin, le roi l'a ordonné ainsi. »

Il la baise, la recommande à Dieu, et elle fait de même pour lui.

Erec va tout seul en avant, descend une pente, et se trouve tout à coup devant un lit d'argent recouvert d'un drap brodé d'or, à l'ombre d'un sycomore. Sur le lit était assise une pucelle de telle beauté que même Lavinie de Laurente n'en eut pas le quart. Erec s'approche pour mieux la voir, lorsque tout à coup surgit un chevalier, armé d'armes vermeilles : sous le ciel il n'y aurait plus

bel homme, s'il n'avait un bon pied de plus que tous les autres.

Avant qu'Erec l'eût aperçu, il s'écria :

— « Vassal, vassal, vous êtes fol d'aller vers ma demoiselle ! Par mon chef, vous me payerez cher votre folie ! »

Puis il s'arrête, et aucun d'eux ne bouge avant qu'Erec ne lui ait répondu.

— « Ami, dit-il, menacer n'est pas sagesse ; tel pense gagner le jeu qui le perd. S'il y a quelqu'un qui veut me livrer bataille, qu'il se déclare ! »

L'autre : — « Vous aurez bataille, car je vous défie. »

Maintenant ils ne retiennent plus les rênes de leurs chevaux. Leurs lances ne sont pas menues, mais grosses, carrées et non polies : elles n'en furent que plus

raides et fortes. Avec ces lances les chevaliers se donnent de tels coups sur les écus que les fers tranchants passent en travers, de la longueur d'une toise. Mais aucune ne touche la chair et ne se brise. De nouveau ils recommencent leur joute et s'entrefièrent avec une force telle que les chevaux tombent sous eux, sans qu'eux-mêmes aient eu le moindre mal. Vivement ils se relèvent, car ils sont forts et légers, et vont se battre à pied avec les lames d'acier viennois.

Les coups pleuvent... Les chevaliers se sont tant martelé sur les joues, la nuque, les poings et les bras que tous leurs os leur font mal. Cependant ils ne sont « recréants » ni l'un ni l'autre et ils s'efforcent, au contraire, à faire de mieux

en mieux. La sueur et le sang qui dégouttent troublent leur vue. Alors ils laissent choir leurs écus et combattent ainsi, par grande ire, jusqu'à l'heure de none. Enfin le grand chevalier se lasse le premier, l'haleine lui manque ; Erec le domine, lui déchire tous les lacets de son heaume et l'incline à ses pieds. L'autre tombe sur l'échine, sans force pour se redresser. Quoiqu'il lui en coûte, il lui faut dire :

— « Vous m'avez conquis, je ne puis le nier. Je vous prie de ne pas me céler votre nom, car, dans mon affliction, j'éprouverais quelque réconfort si je savais que mon vainqueur vaut mieux que moi ; mais s'il m'arrive d'être outré par pire que moi, c'est alors que je dois avoir grand honte ».

— « Ami, répond Erec, puisque tu désires connaître mon nom, je te le dirai avant de partir d'ici, à cette condition que tu m'expliques d'abord pourquoi tu es en ce jardin, qui tu es, et quelle est la *Joie*, car il me tarde d'ouïr toute la vérité. »

Le chevalier y ayant consenti, Erec ne lui cacha plus son nom :

— « Ami, avez-vous onques ouï parler du roi Lac et de son fils Erec ? »

— « Oui, certes, seigneur, car je fus à sa cour maint jour avant d'être adoubé. »

— « Et bien, tu dois me connaître, puisque tu restas avec moi à la cour de mon père ! »

— « Certes, par ma foi ! Mais écoutez ce qui m'a retenu dans ce verger. Cette pucelle, assise là-bas, m'aima dès l'enfance

et je l'aimai. Notre amour ne fit que croître, si bien qu'un jour elle me demanda un « don » sans le nommer. Qui peut résister à son amie? Je lui promis de faire sa volonté, mais elle exigea un engagement; je le pris sans savoir de quoi il s'agissait. Le roi Evrain, mon oncle, m'adouba dans le verger, où nous sommes. Ma demoiselle alors, me rappelant mon serment, déclara que je ne sortirais onques d'ici avant d'avoir trouvé un chevalier assez vaillant pour me conquérir par les armes. Je fus obligé de rester en ce verger pour ne pas me parjurer. La demoiselle croyait me garder à tout jamais, car elle ne s'attendait guère à voir entrer céans un vassal qui pût m'outrer. Voilà comment elle me retint en

cette prison, où je devais vivre avec elle jusqu'à la fin de mes jours. J'ose vous affirmer qu'onques je ne fus recréant, ni las de combattre : vous avez bien vu les heaumes de tous ceux que j'ai vaincus et mis à mort. Ce n'était pas un crime, puisque autrement j'aurais menti à ma foi. Sachez-le bien, l'honneur que vous avez conquis n'est pas médiocre : vous apportez une grande joie à toute la cour de mon oncle et à tous mes amis en me délivrant. Il y a bien longtemps qu'ils l'attendent, cette *Joie de la Cour* ! Il faut encore que je vous dise mon nom : on m'appelle dans ce pays Mabonagrain, mais quand j'étais varlet nul ne connaissait mon nom. Enfin, vous avez dû voir un cor en entrant? Eh bien, vous ne

devez pas sortir d'ici, seigneur, sans le sonner : alors vous m'aurez déprisonné et la *Joie* commencera. »

Aussitôt Erec se lève et Mabonagrain avec lui ; ensemble ils viennent au cor et le vainqueur sonne de toutes ses forces. Enide l'ouït, se réjouit en son cœur, Guivret aussi, et ce fut également grande liesse pour le roi Evrain et pour toute sa gent. Ce jour-là Erec pouvait se vanter qu'onques ne fut telle joie menée ! Et la nouvelle court de bouche en bouche par tout le pays ; le peuple entier vient, qui à pied, qui à cheval. Ceux qui étaient dans le verger, en désarmant Erec, se mirent à chanter une chanson joyeuse et les dames trouvèrent un lai qu'on appela le *Lai de la Joie*, mais il n'est guère connu...

Seule la demoiselle couchée sur le lit d'argent n'avait pas le cœur à la joie ; au contraire la liesse qu'elle voyait ne lui donnait que déplaisir. Enide, toujours pleine de courtoisie et de bonté, la voyant dolente, se décida à aller auprès d'elle pour l'interroger. D'autres dames et pucelles se joignirent à elle, parmi les plus belles et les plus gentes. Enide débonnairement salue la pucelle en larmes, mais l'autre ne peut d'abord que soupirer et pleurer. Enfin elle rend à Enide son salut et, en la regardant, bien il lui semble l'avoir déjà vue autrefois. Elle s'enquiert de quel pays vient Enide, où est né son seigneur, ce qu'ils faisaient tous deux ? Brièvement Enide répond :

— « Je suis nièce au comte de Lalut,

fille de sa sœur, c'est là que je suis née et que j'ai été nourrie. »

A ces paroles la pucelle, oubliant dans la joie nouvelle toute sa douleur, se jette dans les bras d'Enide, l'accole et lui dit:

— « Je suis votre cousine germaine, car mon père et le vôtre étaient frères. Mais je ne crois pas que vous sachiez comment je vins en cette terre. Le comte, votre oncle, faisait la guerre et de mainte contrée arrivèrent des chevaliers qui se mirent à sa solde. Avec ses soudoyers est venu le jeune neveu du roi de Brandigan, beau et avenant, il y a douze ans passés de cela. Quand il commença à m'aimer, il me jura qu'il resterait toujours mon ami. Je le suivis, sans que nul le sût. Et maintenant que je vous ai

tout conté, dites-moi la vérité de vous et de votre ami et par quelle aventure il vous possède. »

— « Belle cousine, lui répondit Enide, il m'épousa au su de mon père et de ma mère qui en eurent grand joie. Toute notre parenté le savait et se réjouit avec nous, ainsi qu'il convenait, et le comte, mon oncle de même. Mon seigneur m'aime beaucoup et moi je l'aime plus encore, si bien qu'amour ne peut être plus grand. Il est fils de roi, il m'a prise pauvre et nue, et par lui il m'est échu plus d'honneur qu'à nulle autre. S'il vous plaît de m'écouter, je vous conterai cette aventure, sans rien omettre. »

Pendant que les deux cousines devisaient ainsi, une dame alla le dire aux ba-

rons pour accroître encore leur joie. Et quand Mabonagrain l'apprit il se réjouit fort pour son amie. Le roi Evrain, qui menait grande joie, honora Erec de son mieux. Et voici qu'Enide amène sa cousine qui était plus belle et plus avenante qu'Hélène; tous accourent à la rencontre des dames, les saluent et les honorent. On se dirige joyeusement vers le château en s'accolant et en s'entrebaisant. Là s'étaient réunis déjà tous les barons du pays, tous ceux qui avaient appris la bonne nouvelle. Chacun a hâte de voir Erec et tous disent en s'inclinant :

— « Que Dieu bénisse celui par qui joie et liesse reviennent à notre cour ! »

Erec est emmené au palais, où sonnent rotes, harpes, vielles, flageolets, psalté-

rions et « cifoines. » La *Joie* dura trois jours pleins ; au quatrième Erec, qui ne veut plus séjourner, prend congé. Il salue les barons, les accole et les recommande à Dieu. Enide fait de même et, au départ, baise doucement sa cousine. Ils sont partis, la *Joie* est finie.

IV

LE BONHEUR RETROUVÉ.

Au neuvième jour Erec, Guivret et sa compagnie arrivent à Robais, où se trouvait le roi Arthur avec cinq cents chevaliers de sa maison : onques il ne s'était trouvé si seul, et il était attristé d'avoir si peu de gens à sa cour. Justement voici qu'arrive un messager de la part d'Erec et de Guivret le Petit. Le roi déclare :

« Ils seront les bienvenus, car ce sont des barons preux et vaillants, je n'en connais pas de meilleurs en nul lieu : par leur présence ma cour vaudra mieux ! »

Aussitôt Arthur fait mander la reine pour lui annoncer la bonne nouvelle. Les chevaliers font seller leurs chevaux et montent, sans même se donner le temps de chausser les éperons. Déjà au bourg était arrivée la troupe de menue gent, garçons, queux et bouteillers, pour apprêter le logis. Puis la grande troupe entra dans la ville : rencontre, saluts, baisers ! Au logis on se met à l'aise, on se débotte, on s'atourne; chacun revêt sa plus belle robe pour aller à la cour. Le roi et la reine, trop heureux de revoir Erec et Enide, les font asseoir à côté d'eux, leur

mettent les bras au cou, les baisent et les rebaisent, ainsi que leur ami Guivret le Petit.

Lorsque le murmure se fut apaisé, Erec commença le récit de ses aventures, que je me garderai de vous redire.

— « A maint péril avez-vous échappé, beau doux ami, dit le roi, quand il eut fini. Restez donc avec moi à ma cour, comme vous le faisiez auparavant. »

Erec répond : « Sire, puisque vous le voulez, je resterai trois ou quatre ans entiers, mais priez Guivret qu'il en fasse autant. »

Guivret y consentit et le roi les tint chers tous deux et les honora de son mieux.

Erec séjourna si longtemps à la cour

que son père, le roi Lac, qui était de grand âge, vint à mourir. Les plus hauts barons de sa terre allèrent quérir Erec. Ils le trouvèrent à Tintagel, vingt jours avant la Nativité. Les barons apprirent à Erec la mort de son père, ce qui lui fit plus de peine qu'il n'en montra, mais il ne sied pas aux rois d'étaler leur deuil. Erec fit chanter messes et vigiles à Tintagel et accomplit toutes les promesses faites aux moûtiers et aux églises ; il fit vêtir de neuf nombre de malheureux, il donna aux pauvres clercs chapes neuves et pelisses chaudes et fit beaucoup de bien autour de lui pour l'amour de Dieu.

Après avoir largement distribué de son avoir, Erec fit savoir au roi Arthur qu'il désirait se faire couronner à sa cour. Et

le roi décida que lui-même couronnerait Erec et sa femme. Il lui dit :

« — Allons à Nantes, en Bretagne ! Là vous porterez les insignes royaux, la couronne et le sceptre : tel est le don que je vous offre. »

A la Nativité, le roi Arthur assembla tous ses barons à Nantes, Erec de son côté les siens. Il en vint même plus qu'il n'en avait mandé. Ne furent pas oubliés non plus la mère et le père de madame Enide. Celui-ci arriva premier à la cour, richement vêtu, ainsi qu'il sied à haut baron, menant avec lui une troupe de bons chevaliers, et non de chapelains ou de folles gens. Et quand ils entrèrent dans la haute salle, Erec et Enide s'empressèrent joyeusement à leur rencontre. Tous quatre, la

main dans la main, s'approchèrent pour saluer le roi, qui était assis avec la reine à ses côtés. Erec lui dit :

— « Sire, voici mon bon hôte et ami qui m'hébergea si bien dans sa maison avant de me connaître et qui me donna sa fille sans prendre conseil d'autrui ; et cette dame, c'est la mère de ma femme. »

Le roi, courtoisement, les convie à s'asseoir, ce qu'ils font tous. Ore est Enide en grande joie, quand elle retrouve ses père et mère qu'elle n'avait pas vus depuis bien longtemps !

Cependant la cour était toute assemblée. On pouvait voir comtes, ducs et rois de tous pays, Normandie, Bretagne, Ecosse, Irlande, Angleterre, Cornouailles : du pays de Galles jusqu'à l'Anjou,

le Maine et le Poitou, point de gentille dame ou de noble chevalier qui n'eût été mandé à la cour de Nantes. Avant que none fût sonnée, Arthur adouba plus de quatre cents chevaliers, tous fils de comte ou de roi ; il donna à chacun trois chevaux et deux paires de robes. Le roi était puissant et riche : il ne donna pas de manteau de serge, garni de lapin ou d'autres fourrures vulgaires, mais de samit et d'hermine, robes de vair et de diapre, bordées d'orfroi raide et dur. Comparé à lui, Alexandre, qui tant conquit, fut pauvre et chiche; César, l'empereur de Rome, et les rois nommés dans les chansons de geste ne donnèrent onques tant à une fête.

Les manteaux, retirés des malles, furent

étendus dans toutes les salles : en prit qui voulut. Au milieu de la cour il y eut trente muids d'esterlins blancs, car depuis le temps de Merlin l'Enchanteur la monnaie d'esterlins avait cours par toute la Bretagne : en prit qui voulut.

Le jour de Noël, à l'heure de tierce, la cour s'assembla de nouveau pour le couronnement. Et la grande joie qui approche ravit à Erec son cœur. Le roi avait deux fauteuils d'ivoire blanc et d'or fin, travaillés avec art, de la même taille, en tout point si semblables qu'on n'eût pas trouvé en l'un chose qui ne fût en l'autre. Deux pieds de chacun étaient taillés en forme de léopard et les deux autres en forme de crocodile. Sur l'un de ces fauteuils s'assit le roi Arthur et sur l'autre,

à côté de lui, Erec. Il avait revêtu une robe de drap de moire, dont nous lisons la description dans le livre de Macrobe. Elle avait été ouvrée par quatre fées qui avaient représenté, l'une Géométrie, et comme elle arpente la terre en long et en large, en haut, en bas, et comme elle mesure la mer en profondeur et en largeur ; la seconde Arithmétique, qui dénombre les jours heure par heure, les flots de la mer goutte à goutte, le sable grain à grain, les étoiles une à une, les bois feuille par feuille, et qui ne se trompe jamais ; la troisième œuvre fut l'image de Musique : chants et sons de corde, de harpe, de rote, de vielle, instruments où est enclos tout le déduit du monde. Mais la meilleure, la plus mer-

veilleuse image fut la quatrième, celle d'Astronomie, qui sait prendre conseil des étoiles, de la lune, du soleil, conseil qui ne déçoit jamais. Voilà les œuvres représentées sur la robe d'Erec, tissées à fils d'or. La fourrure était de la peau d'une bête dont la tête est blanche, le col noir, le dos vermeil, le ventre vair et la queue bleue; cette bête naît dans l'Inde, a nom *barbiolette* et ne se nourrit que d'épices, de cannelle et de girofle. Que vous dirai-je du manteau ? Ses agrafes étaient quatre pierres précieuses, enchâssées dans de l'or : deux chrysolithes d'un côté, de l'autre deux améthystes.

Enide n'était pas encore descendue au palais ; le roi envoya messire Gauvain avec d'autres hauts barons pour la convoyer,

elle et sa mère. Les deux dames arrivèrent escortées d'un millier de chevaliers au moins. Enide était conduite par messire Gauvain d'une part et, de l'autre, par le roi de Galloway, oncle d'Erec. Le roi lui-même alla à leur rencontre, pour leur faire honneur. Puis il fit tirer de son trésor deux couronnes d'or massif, enluminées d'escarboucles, qui émerveillèrent tous les assistants par leur éclat, plus brillant que celui de la lune. L'une des couronnes fut tenue par deux barons, l'autre par deux pucelles. Alors arrivèrent les évêques, les prieurs et les abbés pour oindre le nouveau roi, selon la loi chrétienne. Le sacre fut accompli par l'évêque de Nantes qui était un très saint homme ; lui-même posa la couronne sur

la tête d'Erec pendant que le roi Arthur plaçait en sa dextre son sceptre, taillé dans une émeraude. Sur ce sceptre était ouvrée l'image de toutes les espèces d'hommes et de bêtes. Ore fut roi Erec comme on doit l'être ! Puis il couronna Enide, dont le père et la mère pleurèrent de joie.

Tous vont maintenant, en grande pompe, ouïr la messe à la maître-église. De l'évêché sort la procession avec les saintes reliques, les croix, les encensoirs et les châsses. Le moûtier se remplit vite rien que de chevaliers et de dames ; pas un vilain n'y put entrer, et plus d'un prud'homme resta hors des portes.

Au palais, après la messe, cinq cents tables furent dressées, non pas dans la même

salle, ce serait vous dire mensonge, mais dans cinq salles. A chaque table il y eut au moins un roi, un duc, un comte et cent chevaliers. Mille valets servaient le pain, mille le vin, mille les mets, — vêtus de pelissons d'hermine tout frais.

Quant la fête fut terminée, le roi Arthur dispersa la brillante assemblée. Il distribua largement à tous chevaux, armes, argent, draps et fourrures de mainte sorte — par grande noblesse et pour l'amour d'Erec.

ICI FINIT LE CONTE.

Table des Matières

INTRODUCTION..... V
I. — Les Coutumes du Blanc Cerf et de l'Epervier..... 1
II. — Les Noces et le bonheur parfait 34
III. — Les Epreuves :
La parole fatale..... 47
Les brigands de la forêt..... 58
Le comte Galoain..... 66
Guivret le Petit..... 84
Les deux géants de la forêt..... 104
Le comte Oringle de Limors..... 114
Au château de Guivret le Petit..... 123
La « Joie de la Cour »..... 134
IV. — Le bonheur retrouvé..... 161

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine.— EUVRARD-PICHAT.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 124959641